BnF Gallica

Les possédés de la morphine

/ Maurice Talmeyr

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Talmeyr, Maurice (1850-1931). Auteur du texte. Les possédés de la morphine / Maurice Talmeyr. 1892.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

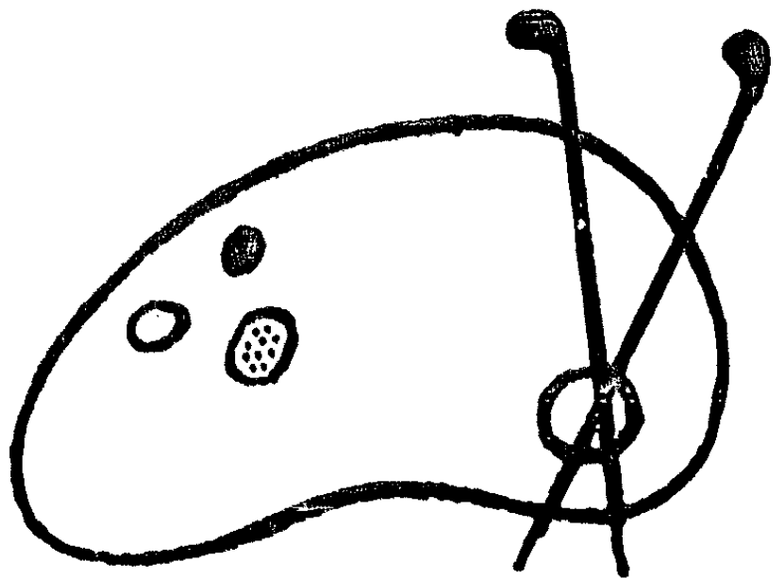
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Début d'une série de documents
en couleur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

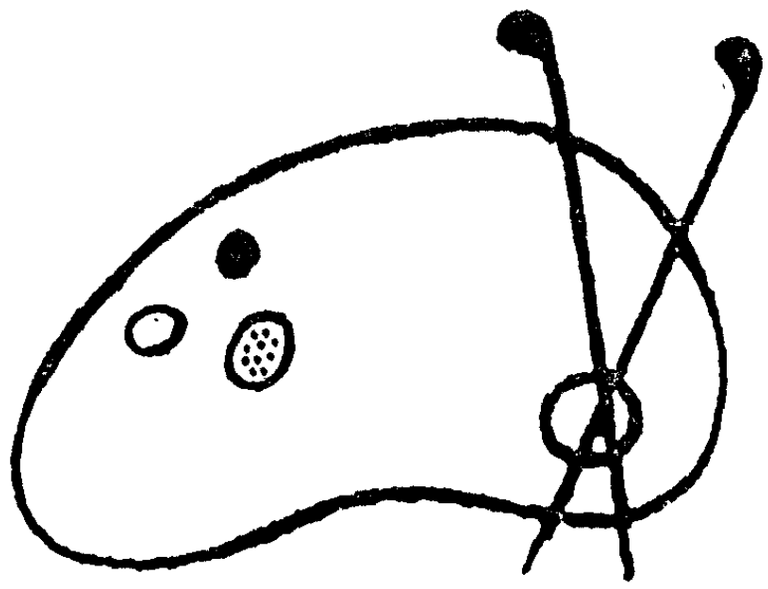
MAURICE LAGMEYR

Conserver la Couverture
3128

Les Possédés de la Morphine

LIBRAIRIE PLON

PARIS
IMPRIMERIE DE L. POYET, NOUVELLE RUE
DES BOURBONS.



Fin d'une série de documents
en couleur

LES POSSÉDES

DE LA MORPHINE

8° Y² 16960

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1892.

OUVRAGES DE MAURICE TALMEYR.

Le Grisou. (Chez Dentu.)
Vierge sage. (Chez Dentu.)
Les Gens pourris. (Chez Dentu.)
La Cormière. (Chez Charpentier.)
Sur le banc. Ire série. (Chez Genonceaux.)
Sur le banc. 2 série. (Chez Plon, Nourrit et Cie.)

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

MAURICE TALMEYR

LES POSSÉDÉS DE LA MORPHINE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 2399
1892

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

©

On ne trouvera rien, dans ce volume, qui tienne du Roman, ou qui ressemble à de la Science.

La « Morphinomanie », par le temps de chimie où nous vivons, m'a semblé une passion trop moderne et trop pernicieuse pour ne pas s'offrir et même s'imposer comme sujet d'étude; mais il m'a paru, en même temps, qu'elle ne comportait, chez un conteur, ni la fiction romanesque, ni les prétentions

médicales. La fiction aurait risqué de faire croire fictives des folies et des horreurs qui, malheureusement, ne le sont pas, et la Médecine et la Littérature n'ont rien à voir l'une avec l'autre. La première ne s'occupe que des cas généraux, pour en tirer des lois pratiques applicables à la généralité des malades, et la seconde ne cherche que les cas exceptionnels, pour marquer les limites morales auxquelles peut s'abaisser ou s'élever l'humanité.

De parti pris, j'ai donc laissé de côté tout ce qu'on pourrait appeler « l'ordinaire de la Morphinomanie », et n'ai retenu que les « cas exceptionnels », ceux qui relèvent du mystère

ou de la monstruosité, et qui donnent à rêver ou à réfléchir. Tous ces cas, seulement, sont de l'Histoire morale, et de l'Histoire vue, non seulement comme récits, mais encore comme tableaux. Certains savants secoueront peut-être la tête, et diront sous leur lorgnon : « Ces choses-là sont impossibles! » Mais ce qu'il y a de plus ignorant au monde, c'est quelquefois un savant, et ce qu'on y voit de plus contradictoire, c'est en général deux savants.

Maintenant, le lecteur tirera de lui-même la conclusion des exemples mis sous ses yeux. Ces exemples, certainement, ne détourneront pas de la Mor-

phine ceux qui en ont pris l'habitude, mais ils en éloigneront peut-être quelques-uns de ceux qui y seraient tombés sans cela.

M. T.

Paris, 7 mai 1892

LES POSSÉDÉS

DE

LA MORPHINE

I

Quand on prononçait, autrefois, ce joli et funèbre mot de Morphine, c'était seulement à propos des malades. Ils enduraient le martyre, n'avaient souvent à vivre que quelques jours, et la Morphine, alors, mettait la pédale douce à leur supplice. Ils ne souffraient plus que lointainement, avec une légèreté qui

ressemblait à une jouissance, dans un détachement de la terre semblable à une envolée, et mouraient insensiblement, comme ces morceaux de musique qu'on a cessé d'entendre avant qu'on les ait finis.

Le temps a marché terriblement, et la Morphine, aujourd'hui, est un fléau. Elle est le Nouvel Opium, plus diabolique que l'autre, et elle a ses ivrognes et ses alcooliques, ses monstres et ses possédés.

Ce sont ceux-là que j'ai voulu voir, et je voudrais maintenant les montrer. J'en ai trouvé un peu partout, et il y en a dans tous les mondes; les uns ont des seringuettes d'or, précieusement mises dans des écrins, d'autres de vieilles

« Pravaz » crasseuses qui traînent dans la saleté de leur garni, et chacun ou chacune demande à « son aiguille » des exaltations et des ébranlements différents, mais il y a une chose qui ne varie pour aucun, c'est la mort. Ils ont tous la même fin horrible et désespérante. Ils y vont tous! La Morphine, à ce moment-là, éthérise et amortit l'agonie, pour ceux qu'elle ne connaît pas, mais gratte et pince de toutes ses griffes toutes les cordes de la torture pour ceux qui ont été les siens.

II

On m'a raconté une singulière histoire.

Il y avait à Maurice, il y a quelques années, deux frères chinois fumeurs d'opium.

Ils tenaient un petit bazar, et toute la journée, ils servaient la pratique. Puis, le soir, ils fermaient à six heures, dînaient, se retiraient dans une arrière-pièce, et se mettaient à fumer leur pipe. Alors, pendant quelque temps, on ne les entendait pas bouger; la nuit venait,

et rien ne remuait plus dans la maison. On aurait pu les croire endormis, mais ils ressortaient bientôt de leur chambre, retournaient à leur boutique, et tranquillement, sans raison, commençaient tous les deux à déménager leurs marchandises. Ils les enlevaient, les transportaient dehors, déposaient tout au clair de lune, allaient se coucher, dormaient, et ne s'expliquaient pas eux-mêmes, le lendemain, comment toute leur camelote se retrouvait ainsi dans la rue!...

On avait bien essayé de les guérir de leur manie, mais on n'y était pas arrivé. Dès qu'ils avaient fumé, c'était fini, et il n'y avait rien à leur dire. Ils remettaient toujours toutes leurs affaires à la

porte. Ils étaient très doux, très calmes, très polis, mais ne s'en allaient qu'après avoir vidé le magasin, et rangé tous leurs ballots et toutes leurs boîtes en plein air. On leur demandait souvent sous quelle impulsion ils agissaient, et sous quelle influence, dans quelles dispositions d'esprit ils se sentaient, quand leur fureur les reprenait; mais ils répondaient invariablement qu'ils n'en avaient pas conscience, et qu'ils ne se souvenaient de rien. Ils paraissaient même n'éprouver aucun trouble à ne rien comprendre à eux-mêmes, remménageaient simplement tous les matins ce qu'ils déménageaient tous les soirs, et recommençaient la même existence tous les jours. Jusqu'à six heures, ils débitaient leur paco-

tille. Puis, le soir arrivait, ils allaient fumer leur opium... Et alors, c'était plus fort qu'eux... Toute la boutique retournait à la belle étoile!

III

L'histoire de ces deux Chinois est celle de beaucoup de morphinomanes, quand ils sont tombés à l'état de possédés. Les deux frères, en réalité, ne se rendaient-ils vraiment compte de rien? étaient-ils bien vraiment sincères? et l'opium, en ce cas, se compliquait-il pour eux de somnambulisme? Ou bien, ne mentaient-ils pas, soit par un besoin pervers, soit par la pudeur d'avouer des sensations trop intimes, et n'avaient-

ils pas fort bien conscience de certaines impulsions morbides, absurdes et délicieuses, dont ils étaient à certains moments les esclaves ensorcelés?... C'est exactement ce qu'on se demande, et le secret devant lequel on se trouve, avec les preneurs de morphine.

La Morphine, on le sait, produit des voleuses. Or, il se passe quelquefois, dans les magasins de nouveautés, une scène curieuse et atroce... Une dame flâne aux étalages. Elle regarde les gants, la parfumerie, les bibelots, les échantillons, les prend, les remet, les reprend, les palpe, les tripote, file d'un autre côté, va à d'autres rayons, et, tout le long de son chemin, en regardant et en tripotant, glisse toutes sortes de riens

dans ses poches et son manchon. Ce qu'elle vole est sans valeur, et ce ne sont guère que des chiffons, des bouts de rubans, des pelotons de fil, des brosses ou des miroirs de poupée ; mais il faut qu'elle vole pour voler, c'est chez elle une rage, un chatouillement, un bonheur des doigts, et elle continuerait toute la journée, sans un inspecteur qui la guette et arrive pour l'arrêter... Alors, elle cherche à s'échapper, et se jette dans la bousculade, où l'inspecteur ne la suit plus que difficilement. Il y a toute une cohue entre eux, elle approche d'un passage libre, et va pouvoir se sauver... Mais elle n'est pas plus tôt hors de la foule, qu'elle tombe assise sur une chaise... Elle pourrait s'en aller, et

serait dehors en vingt secondes... Mais non, elle reste là, elle attend, pâle, décomposée, et se met seulement à fouiller dans sa poche, en retire un petit étui, tire du petit étui un petit flacon et une petite seringue, plonge la seringue dans le flacon, visse impatiemment quelque chose, le tout avec des saccades fébriles, des mains qui tremblent horriblement, puis se baisse, retrousse un coin de sa jupe près de sa jarretière, se pique, se redresse, remet la seringue et la fiole dans l'étui, l'étui dans sa poche, et tout cela maintenant très posée, avec des gestes très calmes. Elle n'est plus ni pâle ni défaite, défripe sa robe, et se relève tout allégée, souriante, transfigurée... L'inspecteur

peut paraître. Elle vient à lui, se livre gracieusement d'elle-même, et s'en va, tout heureuse, chez le commissaire de police...

Eh bien! demandez à cette femme, après tout cela, *ce qui s'est passé en elle*... Elle vous répondra comme les Chinois, et vous dira qu'elle ne sait pas, qu'elle n'a rien éprouvé, et ne se rappelle rien.

IV

Tous les morphinomanes, quand on les pousse un peu, se contredisent monstrueusement. Ils ne se contentent pas de vous affirmer qu'ils ne ressentent rien d'extraordinaire, tout en se livrant aux actes les plus bizarres et en menant la vie la plus insensée, mais vous font encore la confidence des impressions les plus extravagantes, au moment même où ils viennent de vous soutenir qu'ils n'ont jamais rien remarqué en eux de

particulier. A vos questions, d'abord ils ricanent, secouent la tête, haussent les épaules, puis se confessent à la fin des sensations les moins normales, et quelques-uns vous déclarent « qu'on a une certaine *pudeur* à expliquer certaines choses ».

— Moi, me racontait une femme, je n'ai jamais trouvé dans la Morphine la vie en rose dont on parle... Tout m'apparaît, au contraire, sous un jour d'une mélancolie désolante. Les choses les plus simples, les plus insignifiantes, prennent des caractères désespérants. Une lampe allumée dans une chambre, un livre sur une table, une chaise auprès du feu, me donnent, sans que je sache pourquoi, des idées horriblement

noires. Ce sont, pourtant, des objets bien ordinaires, mais ils m'inquiètent, *je les trouve tristes;* je pense, en les regardant, *qu'il faudra mourir un jour,* et je me dis que tout est affreux, que tout est méprisable, que tout est malheureux, qu'il est atroce de vivre pour voir ce qu'on voit, avec les choses et les gens au milieu desquels on vit, et qu'il vaudrait mieux mourir tout de suite... Je ne parviens pas à m'expliquer comment un livre ou une lampe peuvent inspirer des idées pareilles; mais plus je les regarde, plus ces idées se précisent, m'enveloppent, m'accablent, m'enterrent, plus le livre ou la lampe me semblent devenir sinistres, et plus le mystère même de toutes ces impres-

sions m'enfonce dans mon désespoir... Que voulez-vous!... *Mais je ne peux pas tout dire...* D'autres ont le vin triste... Moi, j'ai la Morphine triste.

Chez une autre personne, c'était fort différent.

— Pour me piquer, m'expliquait-elle, je m'étends sur ma chaise longue, et j'ai la sensation d'être suspendue dans l'espace. Tout me paraît lointain, et je vois tout au-dessous de moi... Je suis très haut, je n'entends plus que des bruits de musique, et rien ni personne ne m'est plus rien... Bientôt, cependant, il se fait en moi comme un vide, mais un vide où va entrer quelque chose de délicieux... J'attends, je ferme les yeux, le vide grandit, il n'y entre

rien, mais je monte toujours, je me sens toujours légère, et c'est toujours délicieux... Le vide, pourtant, commence à devenir trop grand. Quelque chose d'extraordinaire va bien toujours y pénétrer, et tout mon corps s'ouvre pour s'en remplir... Mais ce *quelque chose* continue à se faire attendre, ce *quelque chose* ne vient jamais, l'angoisse finit par me prendre, la sueur me coule de la tête, je me sens toute froide, et le besoin de me repiquer a toujours reparu avant que le bonheur arrive...

M. C..., lui, est un Américain du Sud, un violoniste, et ses impressions sont encore plus étranges.

— Ma tête se *zépare* du haut en bas, s'écriait-il en riant avec ses belles dents

de mulâtre... L'arrière recule en arrière, l'avant s'avance en avant, j'ai comme la *zenzation* d'entendre de plus loin et de *var* de plus près que moi, ma figure est à vingt mètres devant, mes oreilles sont à vingt mètres derrière, et je marche entre les deux!

Puis, riant encore plus fort :

— La Morphine, elle me fait tout!... J'ai souvent des femmes quand je suis *en morphine,* et je les sens alors comme très loin, comme si j'étais dans une maison et si elles se trouvaient dans une autre, comme si elles étaient « derrière un mur »... Je leur parle bien, elles me répondent bien, je les ai bien là sous la main, je les sens, je les caresse... Et il me semble, pourtant, les *avar* par le

téléphone!... Mais il y a de ces choses qu'on a une « pudeur à dire » !

Et certains morphinomanes, en effet, ne paraissent jamais tout avouer. On devine en eux un coin honteux, qu'ils n'aiment pas à sentir nu... Ils ne cachent peut-être que peu de chose, ou mentent peut-être comme nous nous habillons, pour ne pas laisser voir ce que nous ne voulons pas montrer, mais ils ne disent jamais tout.

V

Que ressentiraient-ils donc d'inavoué ou d'inexprimable? Un bien-être? Pas tous, puisqu'ils tombent quelquefois dans un spleen noir, et ne peuvent pas se trouver devant un flambeau sans voir en même temps la mort... Un engourdissement? Pas toujours, puisque certains d'entre eux sont tout secoués d'une joie de vivre, d'une danse d'esprit, d'une alacrité merveilleuses... Une exubérance

de vie? Mais il y en a qui s'anéantissent dans un Nirvahna sans fond!

La vérité, c'est que vous êtes « possédé », lorsque vous l'êtes, non seulement selon votre nature et les lésions ou les germes héréditaires, mais selon votre position sociale, vos besoins, votre désir, et même *votre volonté*... Un homme du monde est exténué par l'existence parisienne. Tous les soirs, l'habit et la cravate blanche, les dîners en ville, les coulisses, les salons, et la fin des nuits au cercle. Cette vie le détraque et le brûle, et il faut cependant qu'il la mène. Il a besoin de son étourdissement et de sa lumière, tout en sentant qu'il s'y calcine... Mais c'est un *prédestiné*, sa vie l'a *préparé*, son père ou son aïeul

étaient paralytiques, et une petite seringuée, le soir, avant de passer son frac, le retape, le remet à neuf, et lui redonne un vernis miraculeux. Il est le plus en train et le plus frais de tous les convives, rit, cause, lance des paradoxes, débite des galanteries, s'amuse, fait des mots, parade et ponte avec endiablement... Supposez, à présent, une femme abandonnée et jalouse. Son mari l'a quittée pour des filles, mais elle l'aime toujours, et ne veut pas se consoler. Lui, il fait la fête et s'affiche; elle, on la voit aller et venir comme un spectre. Elle souffre toutes les humiliations, tous les outrages; c'est une martyre et une crucifiée; elle en est venue, à force de malheur, à tenir les

sympathies à distance, à leur faire peur, à les écarter d'elle, et n'inspire plus que des pitiés qu'on ne lui manifeste pas. Eh bien ! une fois rentrée dans sa chambre, seule, bien seule, quand on ne la voit plus, elle est peut-être encore heureuse à certains moments. Une petite fiole, une aiguille, et toutes ses tortures disparaissent. Une piqûre, et elle voit peut-être, dans une extase, son mari à côté d'elle, revenu dans la maison, lui parlant, lui souriant, lui prenant les mains, bon, tendre, fidèle, l'aimant et l'adorant !

Et de même pour tous les états, si la dangereuse prédestination s'y trouve. Le financier bâtira dans sa tête des systèmes de banques et des combinai-

sons d'escompte où il se verra conquérant le monde. Le médecin, fatigué par une nuit blanche, courbaturé, n'y voyant plus clair, et appelé, le matin, pour ouvrir un ventre ou couper une jambe, se sentira tout à coup la main sûre et l'esprit lucide, et enlèvera l'opération comme Paganini enlevait un morceau de violon. La mondaine ou la demi-mondaine dont tous les nerfs sursautent, et qui ne peut plus s'endormir quand elle se couche, se piquera pour dormir, et dormira, et si elle ne peut pas non plus se réveiller quand elle se lève, et traîne dans son lit jusqu'à midi avec des migraines, elle se piquera pour se réveiller, et se lèvera réveillée et gaie. Il y a certains pays où les popu-

lations ouvrières se morphinent pour s'entraîner par des espérances excentriques, et éclairer leur détresse par une étoile illusoire ! Il y a des jockeys, en Angleterre, qui injectent les chevaux de course, pour leur donner plus de souffle et de furie ! Les paysans ne connaissent pas la « Pravaz », mais il y a des campagnes où ils sont alcoolisés depuis des générations, et elle plongerait ceux-là dans de grossières et merveilleuses visions de bonnes terres, de sacs d'argent, de tonneaux pleins ! Elle leur communiquerait des roueries et des âpretés auprès desquelles leurs roueries et leurs âpretés naturelles ne seraient plus rien. Car l'anéantissement ou la vitalité de chacun montent jusqu'à leur dernier degré, le

philosophe découvre des spéculations magnifiques, le savant des calculs vertigineux, le musicien des musiques qui l'extasient, mais on ne pronostiquera jamais, quoi qu'on déduise ou qu'on observe, toutes les exaltations et tous les affaissements. Tout ce qu'il y a de connu ou d'inconnu en nous se dissout et s'engourdit, ou se réveille et s'échauffe, et qui sait tout ce qui sommeille dans un homme, toute la file d'ancêtres qui se perd derrière une figure, et l'aboutissement mystérieux qu'est la physionomie d'un passant? On retrouve dans les races royales, à des siècles de distance, des similitudes de visages et comme des réapparitions de masques et de profils qui existent certainement dans le reste

ignoré des autres races, et doivent avoir leurs analogues dans les sentiments et les instincts. Piquez-vous, et le poison fera peut-être sortir un hypocondriaque du plus gai des hommes, une voleuse ou une fille de la plus charmante des femmes, et c'est peut-être là qu'est le secret de cette *pudeur* avouée par quelques-uns. Ils aperçoivent en eux-mêmes des inclinations qui les effrayent, et des êtres inquiétants dont ils ne se connaissaient pas le sang.

Quel que soit l'imprévu, cependant, il y a des fatalités générales, et ils tombent tous, à la longue, dans une détérioration morale poussée jusqu'à la décomposition. Est-ce le goût de l'abaissement et de la déchéance ? Est-ce l'état

de rêve et de demi-sommeil où ils vivent, les yeux à moitié fermés, et voient toujours et quand même des palais et des paradis ? Est-ce parce qu'ils planent trop haut ou parce qu'ils croupissent trop bas? Ils en arrivent tous à une inconscience sordide, à une indifférence affalée et dégoûtante, aux chemises sales, aux mains noires, à l'avilissement et à la crasse. Et tous subissent aussi l'horrible et fameux *état de besoin*. Il revient tous les jours les tourmenter à heure fixe, et les prépare ainsi à l'atroce agonie où ils doivent tous également finir, comme le sommeil nous rendort tous les soirs pour nous habituer à la mort.

VI

La Morphine, en définitive, a tous les effets mystérieux de ces anciens élixirs de sorcellerie qu'on s'inoculait aussi dans les veines. Nous allons en voir et en raconter quelques-uns; mais ce qu'il faudrait voir et dire, c'est précisément ce qu'on ignore et ce qu'on ne racontera jamais. Elle réveille et elle endort, elle berce et elle torture, elle tue et elle ressuscite, elle fait des visionnaires comme elle peut faire des soldats,

et certains officiers allemands, pendant la guerre, se morphinaient pour mieux nous conquérir. Nous promenions des drapeaux et nous chantions la *Marseillaise*, mais ils avaient leur seringuette dans leur sacoche, se piquaient entre les étapes et écoutaient leurs musiques jouer les marches de Wagner.

VII

Au commencement de 1889, dans une des rues qui aboutissent aux Champs-Élysées, comme la rue Montaigne ou la rue du Cirque, il y avait un « Family-House » récemment vendu par son ancien patron, et le nouveau, ou plutôt *les nouvelles propriétaires,* étaient deux dames étrangères. Elles occupaient à l'entresol, en face de leur petit bureau, un boudoir et une chambre en enfilade où elles fumaient des cigarettes toute la

journée. Une seule d'entre elles, en réalité, avait acheté la maison, c'était la plus jeune, une comtesse autrichienne qu'on appelait la comtesse K... L'autre, Mme O..., n'était guère qu'une intendante, mais on se les figurait si peu l'une sans l'autre, elles vivaient tellement en amies, et formaient si bien toutes les deux comme un ménage, qu'on disait *les propriétaires*, et qu'on ne les séparait jamais. On les trouvait, en arrivant, dans leur atmosphère de tabac turc, et la véritable propriétaire, la comtesse, était une grande, longue, pâle et maigre blonde, toujours malade et couchée. Mme O..., au contraire, avait une activité à donner des maladies de nerfs à tout le monde, brune, plutôt

petite, avec une figure hommasse, une tête trop grosse pour son corps, et des yeux d'un noir troublant. Elle montait, descendait, regrimpait, redégringolait, donnait des ordres, sortait, prenait des voitures, rentrait, malmenait les domestiques, et semblait seulement prise, à certains moments, d'une souffrance foudroyante qui la vieillissait de dix ans en une minute. Elle s'enfermait aussitôt avec la comtesse, ressortait au bout d'un instant complètement remise, et recommençait à tout secouer dans la maison.

Le « Family-House », en somme, était une « mauvaise affaire », et toute la clientèle consistait en quelques vieilles sorcières de pension de famille, en trois

ou quatre antiquités polonaises ou américaines, qui traînaient dans l'établissement depuis des années, et y faisaient plutôt un mobilier flottant qu'une clientèle véritable. Mais l'Exposition universelle approchait, et Mme O... l'attendait dans une anxiété et une espérance frénétiques. Elle n'en parlait qu'avec fièvre, racontait qu'*elles* avaient acheté l'hôtel en prévision de cette époque, qu'à ce moment-là « ce serait de l'or », qu' « *elles tenaient leur* million », que « *leur fortune* était faite ». Et elle bouleversait l'immeuble par les réparations et les embellissements, c'était un défilé d'ouvriers à n'en plus finir, et la comtesse, pendant ce temps-là, toujours couchée, dans ses nuages, continuait à dormir en

fumant ses cigarettes, lorsque le papier timbré se mit à pleuvoir. Il y eut alors un ralentissement dans les frais, et les vieilles fées de la maison furent tout interloquées de trouver un soir *les nouvelles propriétaires* délogées. Un omnibus du chemin de fer était arrivé dans l'après-midi, les avait emportées toutes les deux, et elles étaient parties sans prévenir, d'un bond, comme on saute par une fenêtre, l'une enlevant l'autre, avec un monde de bagages...

Il y avait, on le devine, toute une foule de créanciers. Mais où pouvaient-elles bien avoir filé?... En province? A l'étranger? En Amérique? Dans les environs de Paris? On n'en savait rien! Et personne, d'ailleurs, ne soupçonnait non

plus leur histoire, qui était assez singulière.

Deux ans environ auparavant, le docteur H... rencontrait d'habitude, dans un salon qu'il fréquentait, une marquise étrangère, vieille dame fort distinguée, très riche, très charitable, et alliée à un diplomate. Ils causaient souvent ensemble, et la marquise, un jour, l'avait attiré à part.

— Docteur, lui avait-elle dit, j'ai une confidence à vous faire, et quelqu'un à vous recommander... J'ai, à Paris, une parente que je ne vois pas. Mais elle n'en est pas moins ma parente, et je ne peux pas l'oublier. Et puis, il n'y a vraiment pas de sa faute. Elle n'a pas été heureuse. Il m'est bien difficile de la recevoir, et je ne veux pas aller chez

elle. Mais je la considère comme une malade, et c'est à ce titre que vous pourriez vous occuper d'elle... Si vous vouliez bien essayer de la guérir?...

Elle lui racontait, en même temps, le mariage d'une de ses nièces, la comtesse K..., dont le mari menait à Vienne une vie scandaleuse. La malheureuse comtesse l'avait quitté, mais pour se jeter elle-même dans une existence et un monde fâcheux, au milieu de femmes bizarres, de gens suspects... Avec cela, elle avait toujours eu mauvaise santé! Toujours languissante, toujours souffrante! Et elle avait un petit garçon, le fils de son mari, un enfant de quatre ans, pour lequel, malgré tout, elle s'était montrée bonne mère...

— Et quelle maladie a-t-elle? avait demandé le docteur. Est-ce une maladie caractérisée?

La marquise, alors, lui avait avoué que sa nièce se morphinait, puis elle l'avait encore supplié de la voir, et le docteur avait promis de s'occuper d'elle.

Dès le lendemain, effectivement, il écrivit à la comtesse, en lui annonçant de quelle part il se présentait, et en la priant de lui dire si elle voulait venir ou le recevoir. Elle ne lui répondit pas... Au bout de quinze jours, il récrivit. Rien!... Il revit la marquise, lui apprit le résultat de ses démarches, récrivit une troisième fois, et il y avait peut-être un mois qu'il avait envoyé sa troisième lettre, lorsqu'on lui en remit une, *très*

pressée, où la comtesse le remerciait, s'excusait, et le suppliait d'accourir à la minute... Une heure après, il était chez elle, et trouvait sur une chaise longue, dans un appartement meublé du quartier Malesherbes, au milieu d'autres femmes de physionomies équivoques, une pâle et grande blonde, qui lui dit, les yeux noyés, dans une langueur éthérée :

— Docteur, j'ai fait un rêve... J'ai vu mon petit garçon mort... Il est à la campagne chez des amis... Il doit lui être arrivé malheur...

Il n'attacha aucune importance à ce qu'elle lui disait, et fit simplement connaissance avec elle. Mais le plus étrange, c'est que ses pressentiments ne l'avaient

pas trompée ! Le petit garçon était tombé d'une fenêtre et s'était cassé une jambe, on le ramenait quelques heures après, et le docteur, qu'elle renvoyait chercher le soir même, ne parvint à le guérir qu'au bout d'assez longtemps... Elle adorait son fils, mais d'une adoration absolument inutile, passait sa vie couchée au milieu de ses seringues et de ses fioles, dans ses visions et ses vapeurs, et ne tarda pas à pressentir de nouveaux malheurs, toujours à propos de son petit garçon. Il s'agissait, cette fois, d'un complot pour le lui prendre. Son mari avait engagé des détectives, et on se préparait à le lui enlever.

On ne pouvait toujours guère croire à ses craintes, malgré le rêve si singulière-

ment lucide qu'elle avait eu. A force d'augmenter ses doses de morphine, elle en était arrivée à des hallucinations de toute espèce; elle entendait des pattes d'insectes grimper dans les meubles et les rideaux, et les agents lancés sur son fils ne devaient pas être beaucoup plus réels que les scarabées et les cerfs-volants qu'elle voyait monter sur elle. Mais les lettres anonymes se mirent aussi de la partie, et la prévinrent que le comte faisait rechercher l'enfant. D'autant plus affolée, elle se piqua d'autant plus; les femmes les plus interlopes lui faisaient en même temps continuellement visite, et ne cessaient pas de lui monter la tête; on lui conseillait de se méfier, on lui racontait que de mauvaises figures rôdaient

dans sa rue, et le petit garçon, qu'elle tenait enfermé toute la journée, pâlissait, dépérissait, et tombait lui-même dans la somnolence et la stupeur.

— Écoutez, finit par lui déclarer le docteur, on n'emprisonne pas ainsi un enfant... Vous le tuez !... Vous êtes convaincue que votre mari veut le faire enlever, et je vois bien, en effet, les lettres que vous recevez... Vous vous imaginez, d'autre part, et sans aucune espèce de raison, que votre tante joue le jeu de son neveu... Il faut absolument que vous preniez un parti !

Elle lui répondit alors qu'elle connaissait, en Bretagne, une famille où elle voulait bien envoyer son fils, mais lui demanda en même temps de le conduire

lui-même à la gare, pour le remettre plus sûrement à la personne qui viendrait le chercher...

Une famille de Bretagne? N'était-ce pas encore un rêve? Mais la famille bretonne existait bien, et c'étaient même d'excellentes gens. On arrêta avec eux les conditions du séjour, et le docteur, le moment venu, mena lui-même le petit au train. Malheureusement, tout n'était pas terminé, et les lettres anonymes, au bout d'une semaine, reparaissaient plus nombreuses et plus alarmantes... « Le comte savait où était son fils... La Bretagne n'était pas si loin... » La mère se remit à trembler, à augmenter ses piqûres et à retomber dans ses cauchemars. Elle voyait maintenant les policiers courir

les départements! Ils battaient la Bretagne, découvraient l'enfant, et elle annonça un jour au docteur qu'elle le retirait d'où il était. Elle se proposait de le placer aux environs de Londres, à S..., où elle avait des parents.

Le médecin crut d'abord à une nouvelle hallucination, mais la comtesse avait effectivement des parents à S..., et ce qu'elle voulait, en somme, était encore le plus sage. On résolut, en conséquence, un nouveau voyage, les braves gens de Bretagne consentirent à conduire le petit, et on l'embarqua pour l'Angleterre.

Il s'opéra alors comme un changement à vue. Plus de lettres anonymes, plus d'hallucinations, plus de cauche-

mars! La comtesse devenait plus calme et plus raisonnable, elle diminuait même le nombre de ses piqûres, et il était question de la guérir, lorsqu'on apprit tout à coup sa disparition... Le docteur s'informa, mais n'obtint aucun renseignement. On se bornait à lui dire qu'elle avait déménagé..... Un mois passa..... deux mois, trois mois... Rien... Elle ne revenait pas, et on ne savait pas où elle était...

— Eh bien? demandait quelquefois la marquise... Vous n'avez pas reçu de nouvelles?

— Non.

Et quinze jours ou trois semaines plus tard :

— Rien de nouveau?

— Non.

Et deux ou trois semaines après :

— Eh bien?... Toujours rien?...

— Mais non... Toujours rien!

Un matin, cependant, en examinant son courrier, le docteur y remarqua une lettre timbrée de Nice. Il l'ouvrit tout de suite, il y en avait six pages, et elles étaient signées O...

O...? Quelle pouvait bien être cette signature? Un homme? Une femme? On ne savait pas. Un simple nom de famille à désinence italienne... Mais il était question de la comtesse, échouée pour l'heure dans un hôtel, sans argent, et trop malade pour tenir elle-même une plume. Elle avait chargé une de ses amies d'écrire pour elle, et l'amie racontait et dramati-

sait tout cela à travers des parenthèses, des exclamations, des sauts de style et une volubilité de bavardage extraordinaires.

Le docteur H..., justement, devait rencontrer la marquise le soir, et lui dit en la voyant :

— J'ai des nouvelles...

Elle l'écouta fort anxieusement, et lui répondit après avoir réfléchi :

— Allons, je vous enverrai demain cinq cents francs... Mais c'est bien entendu, vous ne dites pas qu'ils viennent de moi...

— Soyez tranquille... Je serai discret...

Le docteur, pendant quelque temps, n'entendit plus parler de rien, et repensait

quelquefois à toute cette aventure, quand une estafette, au bout de quelques mois, lui apporta une invitation à se rendre au Parquet. Assez intrigué, il y alla, et apprit là les choses les plus inquiétantes... Deux femmes, dont l'une était la comtesse, avaient levé le pied d'un hôtel de Marseille, en laissant pour tout payement une malle garnie de vieilles robes, où l'on avait découvert une lettre de lui. L'hôtelier perdait deux ou trois mille francs, les deux femmes étaient en fuite, rien ne pouvait mettre sur leur trace, sauf peut-être cette lettre trouvée dans la poche d'une jupe, et le parquet de Marseille chargeait le parquet de Paris de demander des éclaircissements au médecin...

— J'ai encore des nouvelles, vint-il dire à la marquise, en sortant de chez le substitut.

La tante, comme la première fois, l'écouta fort attentivement, réfléchit encore, alla prendre dans son secrétaire de quoi désintéresser l'hôtelier, et le mystère se refit de nouveau sur les villes et les pays où la nièce traînait sa langueur et sa morphine. Puis, les semaines s'écoulèrent, les mois passèrent, et le docteur, un jour, remarqua encore une lettre dans son courrier. Elle venait d'Algérie, avait six ou huit pages d'un style frénétique, était signée O... et se terminait encore par un appel de fonds, mais suivi d'un cri de détresse : « Nous ne pouvons plus vivre, nous voulons nous tuer, et nous

serons mortes tel jour, si nous n'avons pas l'argent! »

— Combien réclament-elles? demanda la marquise lorsque le docteur vint la voir.

— Quinze cents francs.

— Les voilà..... Dites bien, seulement, que c'est la dernière fois... A moins pourtant qu'elle ne revienne!... Après tout, voyez-vous, j'aime encore mieux la sentir trop près que trop loin... On est plus à même de savoir ce qu'elle fait... Et qu'est-ce que c'est que cette O... qui ne la quitte plus, et qui écrit toujours pour elle!...

Le docteur s'acquitta comme d'habitude de sa mission, et ce fut alors une interminable et stupéfiante succession de

lettres, toujours volumineuses, pleines d'histoires fantastiques, réclamant de l'argent, signées O..., et toutes datées de points différents, de plus en plus rapprochés. Il en venait de toutes les villes de la colonie, de Constantine, d'Oran, de Palestro. C'était une correspondance par étapes! Elle avançait selon une échelle raisonnable, puis faisait des détours et des zigzags, sautait de Milianah à Blidah, de Blidah à Alger, et l'on y retrouvait toujours, à travers les divagations et sous la signature de O..., d'invariables aventures de « juifs » et de « colliers ». Elles se retrouvaient partout dans des hôtels d'où elles ne pouvaient pas partir parce qu'elles avaient « un collier » que retenait « un juif » !

Une lettre, à la fin, arriva de Marseille, puis d'Aix, puis d'Avignon. Une série de persécutions les cloua ensuite à Lyon, où « les juifs » leur retenaient encore « un collier », et un jour, en ouvrant la porte de son salon, le docteur vit une femme brune, dont les yeux avaient une noirceur gênante, et qu'il lui sembla reconnaître. Elle vint tout de suite à lui, et lui dit avec vivacité en entrant dans son cabinet :

— Je suis Mme O... !

Il poussa une exclamation et essaya d'abord d'un petit sermon, mais on ne pouvait pas lutter de parole avec Mme O..., elle vous étourdissait aux premiers mots, et il dut, à partir de ce jour, la subir continuellement. Elle tombait

chez lui à toutes les heures, et faisait dix fois la course pour le rencontrer. Il se doutait bien, en l'examinant, qu'elle se morphinait aussi, mais elle n'aimait pas à en parler, et sa physionomie, au seul mot de Morphine, prenait un pincement particulier. Autrement, elle gesticulait, riait, criait, bavardait, et débitait d'incompréhensibles jérémiades. Le docteur en était ahuri, et plus il la regardait, plus il pensait l'avoir déjà rencontrée autrefois chez la comtesse, au milieu des femmes bizarres qui étaient presque toujours là, quand elle arriva un matin dans une surexcitation encore plus grande.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? lui demanda-t-il.

Elle lui annonça alors, sur un ton de

triomphe, que le comte allait décidément reprendre son fils... La comtesse avait beaucoup résisté... Mais elle l'avait enfin amenée à y consentir... Tout était conclu, terminé, c'était fait!... Et le mari, en échange, devait remettre à sa femme une somme de trente mille florins!...

Quelle était encore cette histoire à dormir debout? Mais ce n'était pas une histoire, elle n'inventait rien, pas un mot, et c'était bien elle qui avait tout tramé et tout ourdi! Elle avait écrit au mari, endoctriné et ensorcelé la femme, s'était entremise, avait traité la question d'argent, travaillé et retravaillé tant qu'elle avait pu, sans jamais se fatiguer ni s'arrêter! Et le médecin revoyait tout le drame de terreurs, de visions, d'affole-

ments et d'hallucinations qui avait précédé la fuite et la disparition de la mère! Tout ce fourmillement de lettres anonymes qui l'avait enveloppée et effarée! Est-ce que ce n'était pas là, par hasard, le *quelque chose* que lui rappelait toujours la O..., l'*on ne sait quoi* auquel ressemblait sa figure d'androgyne détraquée et fatale? Est-ce qu'en intriguant, en fuyant, en escroquant, en volant, en écrivant, comme elle l'avait fait depuis plus d'un an, avec toute cette frénésie et toute cette exaspération, elle n'avait pas travaillé à isoler la comtesse, pour bien l'avoir, la bien tenir, la bien posséder à elle seule, et mieux satisfaire les passions monstrueuses qui les dévoraient inséparablement?

Un mois plus tard, en effet, tout se passa comme elle l'avait dit. Le comte arrivait de Vienne, le petit garçon revenait d'Angleterre, et l'on se rendit à l'Ambassade. Là, pendant que la mère attendait dans un salon, Mme O... amena l'enfant, reçut les trente mille florins, et le petit embrassa son père... L'air de l'Angleterre ne lui avait pas encore donné de couleurs, il boitait toujours un peu, et n'avait pas de préférence pour aller ici ou là. Il allait à qui voulait le prendre...

Cette fois, c'était bien fini! Elles se trouvaient bien seules, bien attachées l'une à l'autre, et nous les voyons bien dans le « Family-House ». En regardant leurs trente mille florins, sous l'excitation d'une piqûre, une vision de « mil-

lions » avait tout à coup exalté O... L'Exposition universelle arrivait! Une invasion d'étrangers fourmillait dans Paris! Les maisons regorgeaient, revomissaient leurs habitants! Le moindre logement, le moindre toit, la moindre soupente, vous remplissaient vos tiroirs d'or! Un million! Elles pouvaient gagner *leur* million! Ce million se levait comme un soleil derrière la forêt de baraques et d'échafaudages du Champ de Mars. Elle se sentait déjà la somme, elle plongeait déjà ses mains dans les billets de banque. Et la comtesse, dans son demi-sommeil, achetait la vieille maison meublée où les trois ou quatre vieilles Polonaises et Américaines vaguaient dans les salons morts. Mais une partie des trente mille florins

passait dans le payement comptant d'un tiers ou d'un quart de l'hôtel, le reste avait fondu bien avant que le premier étranger parût, et la comtesse, qui dormait toujours, se laissait encore enlever. Elle n'avait pas compris pourquoi elle était venue, et ne comprenait pas pourquoi on l'emportait!

Depuis, on n'a pas su pendant longtemps où elles étaient perdues... Elles étaient restées dans Paris, où l'on se perd aussi profondément que n'importe où, et le docteur, un jour, avait encore de leurs nouvelles...

Elles tenaient toutes les deux un cabinet de lecture sur un boulevard extérieur.

VIII

M. D..., lui, est un rêveur et un délicat, et ne demandait à la Morphine que des sensations supérieures et solitaires. La finesse et l'acuité de ses impressions étaient si vives qu'il ne pouvait pas porter de vêtements clairs; il lui semblait voir tous les passants se retourner pour le regarder, et toute cette sensibilité, en raison d'études très complètes et d'un goût très prononcé pour la littérature et l'art, se retrouvait dans son dilettantisme. Il avait

la passion des beaux musées, de la musique savante, des lectures qui troublent, des œuvres torturantes ou raffinées, et la Morphine centuplait ses jouissances d'artiste. Il en usait, d'ailleurs, avec une entière possession et une pleine science de lui-même, haussait ou réduisait les doses selon sa volonté du moment, et gouvernait véritablement ses rêves.

Le soir, il quittait le Cercle de bonne heure, rentrait chez lui, de préférence à pied, et songeait, tout en marchant, à la joie d'esprit qu'il se proposait pour ce soir-là. Son appartement de la rue de Lille engageait à ces fêtes de visions et de solitude; la maison était ancienne et sonore, et le cabinet vaste et bas; une grande bibliothèque tapissait les quatre

murs; il flottait là une atmosphère de méditation, une odeur de livres et de tentures, et une petite pendule plaintive, aux sons imperceptibles et clairs, cristallins et chatouilleurs, sonnait de sa sonnerie miaulante à tous les quarts. Il arrivait, s'enfermait avec lui-même, avec ses fantômes intimes, songeait encore à ce qu'il *voulait,* puis passait dans sa chambre, se piquait et se mettait au lit.

Alors, ce qu'il avait voulu, c'était quelquefois une lecture, et il prenait son livre, disposait bien la lumière de la lampe, s'installait, commençait, et chaque phrase, chaque mot, lui apparaissaient dans toute la plénitude et toute la lucidité de leur sens, chaque belle chose dans toute sa beauté, chaque nuance

dans toute sa finesse; il jouissait du prosateur ou du poète avec une puissance de compréhension inouïe. D'autres fois, c'était l'évocation d'un tableau ou d'un portrait. Il y pensait, fermait les yeux, et le tableau ou le portrait prenaient dans son souvenir une subtilité merveilleuse. Ce n'était pas le saisissement d'une apparition, et rien de fantasmagorique ne l'illusionnait ni ne le troublait, mais l'œuvre se rappelait à lui avec une intensité extrême, les chairs respiraient, les lèvres remuaient, les yeux parlaient, le portrait s'animait, les personnages du tableau jouaient leur scène historique comme s'ils ressuscitaient de l'Histoire, et toute cette vie factice l'enchantait et le ravissait.

Ou bien, c'était encore un palais ou un château, Versailles ou Fontainebleau, qu'il s'amusait à reconstruire en y ajoutant des ailes et des tours. Il multipliait et agrandissait les salles, sculptait et guillochait les frises et les cheminées avec un caprice exaspéré, apercevait des milliers de fenêtres, des galeries mystérieuses comme des forêts, des portiques et des colonnades bâtis sur des eaux, et harmonisait tous ces embellissements avec le style exact des monuments véritables. Puis, dans son sens critique, qui restait parfait, il reprochait aux architectes de ne pas les avoir conçus et exécutés comme il les voyait, se rendait parfaitement compte que toutes ses visions n'existaient pas, et regrettait

seulement que la réalité se trouvât moins belle que ses rêves... Ou il passait aussi sa soirée avec une femme, imaginait toutes sortes de causeries, de voyages, d'amours, de brouilles, de baisers, de coquetteries. Il se figurait qu'ils étaient enfants, puis mariés, puis vieux, puis morts, et ils vivaient ainsi toute une vie dans une heure où il sentait vraiment tenir toutes leurs années.

Une véritable méthode réglait donc ses exaltations, auxquelles il se livrait selon un art méticuleux, et qu'il espaçait avec prudence. Mais l'empoisonnement ne l'en gagnait pas moins. Il ressentait des troubles, une grande nervosité, disait ou faisait des choses qu'il souffrait d'avoir dites ou faites, et jouait au Cercle

un jeu fou. Il rentrait au jour, assommé par des pertes de trente et cinquante mille francs, ne résistait pas alors au besoin de se donner, par une piqûre, l'illusion de tous les usuriers de Paris accourant lui apporter de l'argent, et instantanément, en effet, il lui semblait qu'ils venaient tous. Ils descendaient de chez eux, sautaient dans des voitures, jetaient en se dépêchant son adresse au cocher, arrivaient, et il en voyait une foule. Ils se rencontraient à sa porte, se cognaient dans l'escalier, et se disputaient pour entrer. — Monsieur, j'étais avant vous... — Ah! pardon, monsieur, c'était moi! — Pardon, monsieur, c'était monsieur! — Monsieur, de quoi vous mêlez-vous? — Monsieur, je me mêle

de ce que je veux! — Monsieur, ça ne se passera pas comme ça! — Eh bien! monsieur, transigeons... Et la sonnette carillonnait, des voix bourdonnaient sur le palier, des pas piétinaient dans l'antichambre, et son domestique venait lui annoncer des gens... Il y en avait dans le salon, dans la petite pièce où était la collection d'armes, sur les chaises du vestibule; on ne savait plus où les mettre... Et tous voulaient lui prêter des sommes, il finissait par traiter pour des chiffres considérables, à des taux presque réguliers, puis retournait au Cercle, rejouait, gagnait, rejouait toujours, regagnait, ne faisait plus que jouer et gagner, et il avait encore l'impression d'avoir vécu des années, quand tout vacillait

dans son cerveau... Il n'entendait plus rien, plus de voix, plus de piétinements... D'abominables crampes lui déchiraient l'estomac, et il ne découvrait plus, dans tout Paris, un nom de juif à qui il n'eût pas déjà emprunté dix fois, et qui ne lui eût pas refusé le crédit... C'était le réveil, et tout redevenait noir et désert! Il allait falloir se lever, courir, chercher, solliciter, se casser le nez contre les portes fermées, se heurter aux ricanements ou aux réponses évasives, frapper à vingt caisses avant d'en rencontrer une qui consentît à s'ouvrir, et il prenait la résolution de jeter sa drogue, il était décidé à ne plus jamais y revenir.

Il se le jura un jour sérieusement, mais il y avait d'abord une condition

nécessaire. Il s'observait trop lui-même, pour ne pas s'être rendu compte que la force d'une habitude réside pour beaucoup dans le milieu où elle est née, et que, pour se délivrer de la sienne, il fallait commencer par changer de vie et de pays. Rompre avec elle, tant qu'il aurait le pavé de Paris sous les pieds et rentrerait le soir dans son appartement, il n'y avait même pas à y songer. Il se prépara donc à un voyage, établit les grandes lignes de son itinéraire de Marseille à Constantinople, de là aux Indes, au Japon, puis en Amérique, et partit un matin par le rapide. Il s'était imposé de ne pas emporter de France une seule goutte de son poison, mais s'était dit, en même temps, qu'il pouvait bien en

prendre encore une fois avant de monter sur le bateau... Alors, il loua au chemin de fer un coupé pour lui tout seul, et s'injecta dans le train une dose formidable.

Il roula toute la journée dans un bercement de paradis. Les pays inconnus vers lesquels il allait se représentaient à lui dans des horizons prodigieux; ils s'étendaient en lacs de joie et en montagnes de bonheur. Il gardait bien toujours le sentiment précis qu'aucune mer ni aucune colline n'avaient ces formes ni ces couleurs, et qu'il songeait tout éveillé. mais ces natures chimériques lui causaient une extase d'une subtilité infinie, et des mondes d'idées et de questions lui tourbillonnaient dans l'esprit. Il traitait

en lui-même toutes sortes de sujets de politique et de philosophie, avec une profondeur de vues et une abondance d'arguments qui le transportaient. Les mots, les expressions, les rapprochements, les images, lui venaient intarissablement, sans effort, et sortaient de lui comme un flot. Le train filait et siffflait, bondissait, traversait les ponts et les gares, l'emportait à travers les collines et les vallées, et l'extraordinaire puissance de ses pensées, au milieu de ses visions de pays irréels, le grisait d'une joie cérébrale comme il n'en avait pas encore connu...

Mais c'était sa dernière fête! Il s'y était absolument engagé vis-à-vis de lui-même. Le soir, pourtant, il se piqua

encore, mais très peu, simplement pour ne pas souffrir, et recommença de même le lendemain matin... Puis, il se rendit au bateau, jeta sa seringue et sa morphine dans le port, s'embarqua, vint trouver le capitaine une fois en mer, et le mit au courant de sa situation.

— Capitaine, lui dit-il ensuite, vous devez avoir de la morphine à bord, comme on en a sur tous les paquebots... Mais je vous en supplie, empêchez qu'on m'en donne lorsque j'en demanderai, quels que soient mes souffrances et l'état où vous me verrez!... Je suis en ce moment en pleine possession de moi-même, et parfaitement responsable, mais je ne le serai plus dans quelques

heures, je ne saurai plus ce que je ferai, je n'aurai plus ma raison, je serai fou, et, je vous en conjure encore, défendez qu'on me délivre ce que je chercherai à avoir! Je vous en demande l'engagement d'honneur... Jurez-le-moi!... Vous pourrez m'enfermer, m'attacher, faire de moi ce que vous voudrez!... Je vous y autorise!... Mais qu'on ne me donne pas de morphine!...

Pendant environ quinze jours, il endura un supplice atroce. On ne savait jamais s'il allait mourir ou survivre... Un mois plus tard, seulement, il était guéri, et revenait en France au bout d'un an...

Un soir, il débarquait à Paris, et rentrait chez lui rue de Lille... Il retrou-

vait son grand cabinet bas, la bibliothèque qui tapissait les murs, les fantômes des visions qu'il s'était données là, et la petite pendule miaulante et cristalline qui sonnait à tous les quarts... Il passa dans sa chambre, se déshabilla, et il allait se coucher, quand il ressentit un malaise, et lorsque l'envie de se piquer le ressaisit avec une violence horrible. Il ne voulait pas céder, mais l'impulsion était irrésistible, et ses mains, comme magnétiquement, se mirent à fouiller dans sa table de nuit. Il courut à son cabinet de toilette, bouleversa les tiroirs, perquisitionna dans tout l'appartement. Il avait, autrefois, des seringues et des fioles dans tous les coins, et même de fort élégantes et fort jolies, et il les cherchait

partout. Il savait bien, cependant, qu'il les avait données ou détruites avant de partir, et qu'il n'y avait plus rien nulle part, mais il n'en regardait pas moins dans tous les meubles. Il sondait toutes les cachettes, il mettait tout sens dessus dessous, et chercha, fouilla, et rôda ainsi jusqu'au matin, comme s'il lui avait été possible de découvrir quelque chose.

. . . . . .

On lui demande encore quelquefois au Cercle s'il est vraiment bien guéri, et il vous répond toujours par des protestations d'une énergie extraordinaire.

Mais il est toujours nerveux, se tor-

tille les mains avec impatience, et vient s'asseoir tout contre le piano en se prenant la tête avec fièvre, quand on y joue certains morceaux.

IX

Un rassemblement dans la rue. Tout le monde court, les voitures s'arrêtent, la chaussée et les trottoirs se trouvent subitement déserts, excepté sur le point de la bousculade... Un homme est tombé sur le pavé, et toutes les têtes cherchent à le voir...

— Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce qu'il a?...

On dit que c'est un épileptique, mais il secoue la tête, et n'écume pas, tout en

se tordant et en se raidissant. Il porte une casquette grasse, de gros souliers à clous, une veste et un pantalon de toile bleue, et s'est rempli de boue tout un côté de la figure.

— Qu'est-ce que vous avez ?...

Mais il ne répond pas, et demande seulement qu'on le conduise à une pharmacie... La sueur lui ruisselle sur la figure... Il est livide comme un mort...

On commence alors à l'emmener, et tout le rassemblement se met en marche, quand un monsieur en chapeau haut de forme et en cravate blanche se glisse jusqu'à lui, arrête ceux qui le portent, et se penche pour l'examiner. Le malheureux est tout froid, la sueur lui coule toujours de la tête comme d'un

pot fêlé, ses pupilles changent continuellement, tantôt longues, tantôt carrées, tantôt triangulaires, et le monsieur, après l'avoir bien regardé, et s'être déclaré médecin, finit par apprendre ce qu'il a...

C'est un plâtrier morphinomane. Il n'avait plus d'argent pour s'acheter de la morphine, et il est tombé dans la rue...

— Monsieur, *vous ne voudriez pas* monter chez moi?...

Cette phrase, qui n'a pas tout à fait le ton du trottoir, vous est murmurée tout bas, avec une discrétion extrême.

— Monsieur... Je vous en prie... Vous ne voulez pas?... Monsieur, je vous en supplie...

On distingue à peine ce qu'elle dit, elle à la tête enveloppée d'un fichu noir et balbutie plaintivement, comme cer-

taines mendiants convenables vous demandent quelquefois l'aumône.

Et c'est bien, en effet, une « raccrocheuse honteuse ». Elle est couturière, mère de famille, et serait une fort honnête femme, si elle ne se morphinait pas. Seulement, elle prend de la morphine, il lui faut de l'argent pour en acheter, et elle fait le trottoir pour en avoir. Le soir, furtivement, lorsque ses enfants dorment, elle ramène des passants dans l'une des deux pièces de son logement, et l'homme lui donne deux francs, trois francs, cent sous... Il y a même des « Messieurs » qui vont jusqu'à dix francs !... Mais elle « raccroche » toujours sans bruit, dans les coins sombres, sous son fichu qui ne laisse voir

que ses yeux, avec sa seringue sous sa jupe, ses chaussons où on ne l'entend pas marcher, et vous accoste souvent aux environs de la rue Croix-des-Petits-Champs...

XI

— Comment ! Qu'est-ce que vous dites ?... Vous ne vous rappelez même pas quand vous avez commencé à vous piquer ?

— Mais je n'ai pas commencé !... On m'a piquée tout de suite !

— Comment, tout de suite ?

— Mais oui, quand je suis née... Sans ça, j'aurais pu mourir... Ma mère se piquait déjà...

— C'est vrai... Effectivement. Oui,

vous avez raison... On pique ces enfants-là... Mais ensuite ? On a continué ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas... Je souffrais, j'avais des douleurs, et c'était une idée de notre médecin... Mais comment voulez-vous que je me rappelle ?... Le plus loin dont je me souvienne, c'est quand je suis sortie de ma léthargie.

— Vous avez eu une léthargie ?

— Oui, quand j'étais encore toute petite... Il y avait une odeur que j'aimais beaucoup et un bruit qui me faisait toujours rire, c'était l'odeur des oranges et le bruit des noix... Aussi, pour bien guetter le moment où je commencerais à revenir à moi, on me passait des

oranges sous le nez, et on remuait des noix près de mes oreilles... Alors, l'odeur et le bruit m'ont réveillée...

— Et vous vous en souvenez toujours ?

— Toujours... Et j'ai tant souffert ensuite ! Ma mère était morte, mon père s'était remarié, et je vois toujours ma belle-mère qui me faisait mettre à genoux pour lui demander pardon... J'ai fini par partir pour l'étranger, chez un de mes oncles qui avait une maison de commission... Mais j'aimais beaucoup mon père, j'aurais voulu pouvoir retourner auprès de lui, et je faisais toujours le même rêve toutes les nuits... Je me trouvais dans sa chambre, il était dans son fauteuil, et il me regardait pour m'appeler..

Mais, lorsque j'arrivais pour monter sur ses genoux, ses genoux se fermaient pour m'arrêter... J'y montais tout de même, mais ses deux mains s'étendaient pour m'éloigner... J'écartais les deux mains, et je parvenais malgré tout à l'embrasser, mais ses lèvres étaient froides !... Alors, je me réveillais tout en sueur en poussant des cris, et il fallait me piquer pour me calmer.

— Mais vous êtes toute blanche !... Qu'est-ce que vous avez donc ?

— Oh ! ce n'est rien... ce n'est rien... C'est toujours comme ça lorsque j'ai parlé... Je sens... je sens... je sens là quelque chose qui se casse... Et c'est aussi comme ça quand j'ai marché... Mais il faut bien que je sorte... Et je ne

sais pas ce que j'ai encore là... Là, là, au bout des doigts... Je ne sais pas ce que j'ai... là, dans les mains... Mais quand je suis dans les magasins, ou bien quand je passe devant un étalage... C'est drôle... Il faut que je vole...

XII

La scène se passe dans une garçonnière à la mode, on va dîner, une dizaine d'invités sont venus, et il y a dans le nombre un petit jeune homme en smoking, à cheveux blonds frisottés, qu'on voit là pour la première fois. Il pourrait avoir l'air, à la rigueur, d'un petit cabotin ou d'un collégien, mais il a des manières trop fines pour être l'un, et porte trop bien son smoking pour être l'autre. On est bien aussi tenté de le prendre

pour une femme habillée en homme, mais il n'a pas non plus la coupe d'une femme, et le maître de la maison, au moment de se mettre à table, le présente simplement à sa voisine sous le titre et le nom de vicomte Georges.

Le vicomte, alors, commence tout de suite l'attaque, et sa voisine était à peine assise qu'elle sentait déjà son pied sous le sien. Il se rapprochait d'elle, lui parlait dans l'oreille, lui riait sur la joue, se frôlait à son bras, lui plantait en souriant ses yeux dans les siens, et le tout avec une audace, une habitude de la chose, une gaminerie et une fanfaronnade joliment outrageantes et libertines, qui faisaient la joie de la galerie. On s'amusait beaucoup, et la femme le regar-

dait avec étonnement et agacement...

— Le vicomte Georges!... Le vicomte Georges!... Qu'est-ce que c'était que ça, le vicomte Georges?...

Mais il persistait à l'intriguer, lui poussait le genou, l'embrassait, et l'enveloppait de toutes sortes de petits soins. Il lui approchait le sel, lui remplissait son verre, lui ramassait sa serviette, et elle continuait à le regarder, en lui demandant toujours qui il était, quand il se lève, défait son pantalon, tire de son smoking une seringuette d'émail, s'enfonce l'aiguille dans la hanche, et se fait une piqûre en plein dîner.

On devine si la seringue d'émail et la hanche eurent du succès, et le vicomte en smoking et à cheveux frisottés n'avait

plus qu'à quitter son incognito... Il était Mme de M..., qui se piquait et courait les filles, et ce n'était pas la première maison où elle se livrait à cette extravagance. Elle l'avait déjà exécutée une fois dans une soirée où elle était venue en habit rouge, et trois ou quatre ans plus tard, à Trouville, elle se retrouvait encore avec quelques-uns des mêmes convives, à déjeuner dans un chalet...

Mais elle était, ce jour-là, d'une tristesse profonde, et dans un petit costume féminin très modeste. Était-ce la mélancolie du ciel ou de la mer? Était-ce le vent d'ouest, par lequel, assure Hamlet, les fantômes nous apparaissent?... Elle ne disait pas un mot, et n'écoutait même pas ce qu'on disait autour d'elle. On

sortit de table, on entra au salon, et alors elle se retira, puis reparut toute gaie, mais d'une gaieté factice. Elle minaudait nerveusement, proposait des jeux de gamins, et finit par parier, en allant à un divan, qu'elle y ferait la culbute devant tout le monde, sans rien montrer à personne.

En même temps elle se jeta dessus, enroula sa jupe autour de ses jambes, et se mit à faire des cabrioles. Elle se posait sur la tête, retombait sur le dos, lançait ses pieds en l'air, se relevait, recommençait, retombait, recommençait encore, et pirouetta ainsi cinq ou six minutes, pendant que les invités poussaient des exclamations, tout en sirotant leurs petits verres...

— Eh bien !... leur dit-elle quand elle eut fini, a-t-on vu quelque chose ?...

Et relevant, jusqu'à la ceinture, sa robe sous laquelle elle avait un habit d'homme :

— Et quand même... Tenez... Vous ne pouviez rien voir !...

Puis, elle ne dit plus rien, retomba dans sa tristesse, et passa le reste de la journée à déchiffrer au piano des motifs langoureux de *Faust*. Elle tapotait lamentablement d'un doigt, faisait bégayer chaque touche, et chantonnait comme une petite fille.

XIII

Mlle G... était orpheline et riche. Elle vivait chez des cousins, toujours suivie d'une gouvernante, et ne sortait jamais sans sa petite seringue d'or dans sa poche ou son manchon.

Un jour, cependant, elle vint trouver le docteur N..., et lui demanda de la guérir. Le docteur N... opère par l'hypnotisme; il l'interrogea d'abord sur l'origine de sa morphinomanie, et elle lui

dit alors, assez évasivement, qu'elle avait eu des migraines...

— Et c'est pour des migraines que vous en êtes là ?... Vous n'aviez vraiment que des migraines?... Vous en êtes venue là pour de simples migraines?...

Elle avait bien l'air de cacher quelque chose, mais il n'insista pas, lui posa encore certaines questions, et lui annonça ensuite :

— Eh bien ! nous allons voir si je peux vous endormir.

La gouvernante était restée dans le salon; il installa sa cliente dans un fauteuil, lui mit un oreiller sous la tête, s'assit devant elle, lui prit les mains, et les yeux de la jeune fille, au bout de cinq à six minutes, commencèrent à changer

de regard... Ils devinrent vitreux... Elle dormait...

— Écoutez, lui dit-il, vous allez me répondre avec franchise... A quelle dose en êtes-vous ?... Qu'est-ce que vous éprouvez ?

Elle hésita beaucoup, et ne parla pas tout de suite. Sa tête s'agitait sur l'oreiller... Sa bouche ne laissait passer que des murmures... Pourtant, elle finit par répondre... Il y avait deux ans qu'elle pratiquait, et il lui revenait, toutes les nuits, des hallucinations qui l'affolaient. Ses bottines, au pied de son lit, lui semblaient des rats ; ses robes, des pendus accrochés aux murs ; les vêtements posés sur les chaises, des gens assis avec des têtes hideuses ; elle se figurait qu'on avait

caché des corps coupés en morceaux dans les cartons à chapeaux, et voyait les yeux des portraits remuer et tourner dans les cadres.

— Allons, lui déclara-t-il, il faut vous tranquilliser, et ne pas voir ainsi toutes sortes de choses effrayantes là où il n'y a que des choses toutes simples...

Il lui fit en même temps quelques suggestions, la réveilla, lui recommanda bien de revenir le lendemain, et, le lendemain, en effet, elle était là à l'heure.

— Eh bien! avez-vous eu une nuit un peu moins épouvantable?

Elle lui répondit toute gaie :

— Mais oui! Je n'ai pas eu la moindre hallucination, pas la moindre peur, et j'ai dormi comme un plomb!...

— Voilà, lui dit-il en riant... Je voulais que vous dormiez, et vous avez dormi !... Et ce sera maintenant comme ça pour tout !... Vous avez dû aussi vous faire une piqûre de moins ?

— Mais oui !

— Parfaitement... Eh bien !... si vous le voulez, nous allons continuer...

Et il la rendormit ainsi toute la semaine. Elle arrivait chaque après-midi, laissait la gouvernante dans le salon, et la séance avait lieu. Le soir, ensuite, elle se couchait très calme, sans frayeurs, sans visions, sans rêves, passait une bonne nuit, se levait toute reposée, et diminuait de plus en plus ses doses. Il y avait tous les jours un peu moins de poison dans la petite seringue d'or, et le

docteur calculait déjà l'époque où il n'y en aurait plus du tout, lorsqu'elle cessa brusquement de venir.

— Ah çà, pensait-il, qu'est-ce qu'il peut y avoir? Que se passe-t-il? Pourquoi n'entend-on plus parler d'elle?

Il ne la revit qu'au bout de trois semaines, et retombée plus bas qu'auparavant.

Elle était toute honteuse, et se jeta presque à ses pieds, en lui disant qu'elle avait été malade, qu'il ne fallait pas la gronder, et en le suppliant de recommencer le traitement... Il ne refusa pas, mais elle disparaissait encore un mois plus tard! Sans avertissement, sans raison, elle interrompait tout à coup ses séances, ne se montrait plus, et ne don-

nait plus signe de vie... Puis, elle revenait de nouveau un jour, avec son teint vert pâle, ses yeux enfoncés, plus malade que jamais, et reprise par toutes ses visions de pendus, de corps coupés en morceaux et de portraits dont les yeux remuaient! Elle demandait encore pardon au docteur, inventait des prétextes et des excuses, et le conjurait de la guérir et de la sauver. Il consentit, mais il y avait un mystère à éclaircir. Il devinait un obstacle secret dont il ne pouvait triompher qu'à la condition d'en avoir le mot, et, quand il l'eut bien endormie, qu'il eut bien ses mains dans les siennes, ses genoux entre les siens, et qu'il lui vit bien les yeux vitreux du sommeil, il lui ordonna de lui répondre.

— Voyons, lui demanda-t-il avec toute la concentration de volonté possible... Pourquoi, à deux reprises, depuis deux mois, avez-vous disparu comme vous l'avez fait?

Elle ne répondit pas.

— Vous ne m'entendez pas?... Vous n'entendez pas ce que je vous commande?... Vous allez me dire toute la vérité... Je le veux absolument... Je le veux, vous entendez!... Pourquoi, encore une fois, avez-vous cessé de venir?...

Mais elle ne répondait toujours rien.

— Écoutez, lui dit-il en lui parlant plus doucement pendant qu'elle commençait à laisser échapper des plaintes, voulez-vous que je vous fasse des ques-

tions?... Me répondrez-vous plus facilement?... Oui?... Vous voulez bien?... Eh bien!... Il y a deux mois, d'abord, et ensuite il y a quinze jours, avez-vous quitté Paris?

— Non.

— Avez-vous quitté votre famille?

— Non.

— Vous n'avez quitté ni Paris ni votre famille, et vous dites bien la vérité?...

— Oui.

— Et vous n'avez pas non plus été malade, comme vous me l'avez raconté?...

— Non...

— Quelqu'un vous a donc empêchée de venir?

Elle hésita d'abord un peu, mais fit

signe que oui, et il reprit, en se rapprochant encore d'elle :

— Voyons... Qui?...

Elle se remit à garder le silence.

— Un de vos parents?

— Non.

— Une de vos amies?

— Non.

— Un de vos amis?

Elle hésita encore, mais répondit encore non, et comme il insistait et se rapprochait de plus en plus, elle finit par balbutier :

— Un médecin...

— Un médecin?... Mais quel médecin?...

— Celui de notre famille.

— Le médecin de votre famille?

— Oui.

— Mais pourquoi ?...

Elle fit un grand effort, mais les mots ne sortaient pas. Il concentra alors plus énergiquement encore sa volonté, posa son front sur le sien afin de mieux peser sur elle, et elle dit tout à coup :

— C'est qu'il est mon amant...

Il s'arrêta stupéfait, et une foule de questions lui passèrent par l'esprit, mais il ne les fit pas, et lui demanda seulement :

— Est-ce qu'il est jeune ?

— Non... Il est vieux...

— Et il ne veut pas qu'on vous guérisse ?

— Non.

— Mais pour quelle raison ?

— C'est lui qui m'a fait piquer...

— Allons, je commence à comprendre... Il est lui-même morphinomane, n'est-ce pas?

Mais elle secoua la tête :

— Non!... non!... non!...

Puis elle se mit à rire en se cachant la figure avec la main. Elle se la plaçait devant les yeux, la laissait retomber, la reportait à son front, et recommençait à rire, comme à des souvenirs ridicules.

— Pourquoi riez-vous? lui demanda le médecin.

Elle cessa immédiatement.

— Moi? se récria-t-elle avec mauvaise humeur... Ah! mais non... Jamais! C'est que je ne suis pas comme lui!... C'est que je n'ai pas soixante ans!...

Tiens!... Je sais bien ce qu'il voudrait... Je le connais bien!... Mais non!... Mais non!... Tant pis pour lui!... Non!.. non!...

Et elle dit entre ses dents :

— Canaille !... Misérable !... Canaille!...

— Ah çà! reprit-il en la serrant plus fort, dites-moi bien tout... Est-ce qu'il chercherait par hasard à tuer vos sens, pour vous avoir mieux à lui?

Elle répondit tout de suite :

— Oui!... oui!... oui!... c'est ça... Et puis...

Mais elle sanglota, et pleura quelques minutes sans vouloir se laisser consoler.

— Voyons, lui disait-il... Il y a donc encore autre chose?...

— Oui!...

— Écoutez-moi, ne pleurez pas...

Mais ses sanglots l'étouffaient...

Il arriva pourtant à la calmer, chercha pendant un instant ce qu'il pouvait bien y avoir au fond de cette explosion d'angoisse, et finit par lui dire :

— Est-ce que vous n'êtes pas orpheline?

— Oui, répondit-elle en sanglotant encore.

— Vous n'avez plus que des parents éloignés?

— Oui.

— Et vous vivez chez eux?

— Oui.

— Et vous avez de la fortune?

— Oui...

— Et le médecin de la famille vous fait prendre de la morphine ?

— Oui...

— Et ces parents chez qui vous êtes... Voyons, dites-moi bien toujours tout... Savent-ils que vous vous piquez ?...

— Oui...

— Cherchent-ils à vous en empêcher?

— Non...

— Et la gouvernante?... La dame qui est là dans le salon?... Elle est au courant de vos habitudes?... Oui!... Naturellement!... Mais elle ne vous conseille pas de vous en défaire?

— Non...

— Allons, je m'explique tout... Je vois ce que c'est... Eh bien! reprit-il après quelques moments de réflexion,

vous êtes bien mal entourée, ma pauvre enfant... Vous ne serez pas facile à guérir... Et il faut, cependant, que vous vous guérissiez!... Vous entendez, il le faut!... Il le faut absolument!... Et vous vous guérirez!... D'abord, vous allez commencer par prendre votre médecin en horreur. C'est à lui que vous devez tout ce que vous avez souffert, et tout ce que vous souffrirez encore! C'est lui qui vous a donné ces épouvantables cauchemars qui vous rendent folle toutes les nuits, ces morts qui sont assis ou pendus autour de vous, ces portraits dont les yeux tournent! C'est lui qui a perdu votre santé! C'est lui qui finira par vous faire mourir, et mourir dans des tortures atroces, si vous continuez

à l'écouter! Vous détesterez donc, à partir d'aujourd'hui, et vous exécrerez ce médecin-là! Vous l'aurez dans un dégoût abominable! Non seulement vous ne pourrez plus aller chez lui, mais vous ne pourrez même plus rester dans un salon dès qu'il y entrera... Quant à vos parents, bornez-vous à ne pas les aimer... Vous vous méfierez d'eux, mais sans le leur dire, et vous aurez même soin de ne pas le leur montrer... Et puis, nous nous remettrons à diminuer les doses... Et votre petite seringue d'or?... Cette petite seringue d'or que vous avez toujours sur vous?... C'est un cadeau qu'on a dû vous faire? Dites... Avouez-le... C'est votre médecin qui vous l'a donnée?

— Oui...

— Eh bien! vous la jetterez en sortant d'ici... Vous en avez l'habitude, elle vous plaît, elle vous amuse... Vous serez moins tentée de vous piquer avec une autre, et vous en achèterez une tout ordinaire chez n'importe quel pharmacien... Ensuite, vous ne manquerez pas de revenir me voir tous les jours... Tous les après-midi, à deux heures, vous en aurez une envie irrésistible... Vous comprenez bien?... Irrésistible!... Enfin, dans quelque temps, pour vous changer de milieu, vous aurez aussi le désir de faire un voyage... Et plus de cauchemars, n'est-ce pas? plus de visions!... Je n'en veux plus!... Vous savez bien qu'il n'y a pas de têtes coupées, ni de bêtes, ni de corps couchés sur des tombes dans votre cham-

bre... Allons, mon enfant, vous dormirez bien cette nuit... Vous n'aurez plus peur... Vous serez calme... Vous aurez un bon sommeil... Et maintenant, réveillez-vous... Et ne vous rappelez pas, surtout, ce qu'il m'a fallu vous demander... Vous entendez? Je ne le veux pas non plus!... Vous n'en saurez jamais rien!

Et il lui souffla sur les yeux.

Un mois plus tard, elle était presque guérie... Mais elle cessa encore brusquement de revenir, et le docteur N..., au bout d'un an, reçut un jour une lettre de faire part où il apprenait qu'elle était morte...

XIV

Avez-vous dîné chez Violette, et vu sa jolie tête faiblir et tomber de sommeil à table?... A chaque instant, elle la relève, la redresse par de petites saccades, en raidissant tout son corps sur sa chaise, comme si elle se sentait s'affaisser. Des bouffées de vie jeune et rose lui montent par moments dans le teint, elle est gaie, elle rit, elle rayonne... Puis, sa figure pâlit et verdit subitement, un reflet cadavéreux lui passe sur le visage, ses pru-

nelles changent, vibrent, deviennent lointaines, elle parle entre ses dents, ne prononce plus les mots, ses paupières s'alourdissent dans sa figure qui souffre, et ses yeux semblent se fermer au moment où elle vous sourit... Mais le sang lui rose de nouveau les joues... Elle revit, elle rayonne encore, elle ressuscite et envoie chercher sa poupée, car elle a une poupée, comme si elle avait six ans.

Alors, en effet, on apporte *Fifille*, et *Fifille* a de beaux petits yeux de verre, une belle petite bouche cerise, et de beaux petits cheveux blonds bien soyeux et bien frisés ! Et tout habillée de satin et de dentelle, Fifille ! Et disant *Papa* et *Maman* par deux petites ficelles qu'on lui tire sous les jupons ! Et on l'assoit

sur la table, et Violette la fait causer, pendant qu'on passe les petits pois et qu'on verse le champagne.

— Bonsoir, Fifille... Mais qu'est-ce que ça devenait don' là-bas ?... Tenez, ça, ça !... Tenez, c't' enfant !... C'était tout seul !... ça s'ennuyait !... Pauvre Fifille !... Et ça aime toujours sa maman ?... Et ça aime toujours son papa ?... Mais regarde-le don' !... Regarde don' papa !... Bonjou', papa !... Bonsoi', papa !... Allons, dis-nous *papa*... Dis-nous *maman*... Et pis *papa*... Et pis *maman*... C'est ça, c'est ça !... Oh ! c'te Fifille !

Mais elle se raidit encore brusquement, et recommence à maintenir sa tête par de petits redressements saccadés. Son teint se plombe, ses yeux s'enfon-

cent, sa bouche se serre, et il lui repasse entre les dents comme un souffle de tétanos...

— Dites-moi, quand vous piquez-vous? lui dis-je un soir à l'oreille, pendant qu'elle rendait Fifille à la bonne.

— N'importe quand, me répondit-elle. Partout... Je *m'en fous* pas mal!...

Et, tirant un étui de sa robe, où elle le recachait instantanément, sans me laisser voir où elle le mettait :

— Tenez... la voilà... La voilà, ma Pravaz !...

— Et vous voudriez bien pouvoir vous en passer?

— Oh! oui...

— Et qui est-ce qui vous a fait commencer?

— Ah ! qu'est-ce que vous voulez ! A quinze ans, j'avais un vieux... Et vous savez... il me levait le cœur, ce vieux-là !... Alors, je connaissais des amies... Elles se piquaient... Et elles m'ont dit comme ça un jour : « Bah ! Pique-toi donc... tu ne le sentiras plus !... »

XV

— Oh ! moi, je suis bien guéri ! me jurait un jour le violoniste américain à qui le coup de gaz et de lumière électrique de Paris, ajouté au coup de soleil de son pays, avait donné une hyperesthésie double... Je suis guéri, bien guéri !... Mais on ne saura jamais tout ce que m'a fait éprouver la morphine !... Tenez, ajoutait-il en prenant tout à coup une expression de figure décomposée et en se mettant à mimer une angoisse horrible,

voilà comment j'étais quand j'en manquais... Mes mains?... Elles me pesaient cent kilos!... Mes pieds?... Ils me semblaient soulever le pavé ou la maison!... Ma poitrine, mon cœur?... J'avais là des milliers de mille-pieds qui me les mangeaient!... Une fois, l'envie m'a pris loin de chez moi... J'étais place de la République, quand brusquement... Vite! vite! Une voiture! une voiture!... Cocher!... cocher!... Cent sous de pourboire! Mais menez-moi vite!... En cinq minutes!... Allez!... Marchez comme le chemin de fer!... Et j'ai sauté dedans comme un fou. Enfin, j'arrive, je monte, je cours... Oh! je suis bien guéri, vous savez, je suis bien guéri!... Mais regardez-moi bien, tenez... Me voilà à ce moment-là...

Et il mimait toujours la scène, arrachait son gilet, riait convulsivement et fouillait sous sa chemise, comme s'il tenait encore sa petite seringue, et si j'allais la lui voir entre les doigts.

—Tenez, tenez... Je tremblais comme vous voyez... Mes mains allaient comme ça !... Comme ça !... Je ne pouvais plus ouvrir mon tiroir, je ne trouvais plus ma poitrine... Enfin, cependant, je l'ai trouvée tout de même !... J'ai enfoncé !... Ah ! si vous saviez !... A la seconde, j'ai senti le bonheur... Je me suis rhabillé, j'ai refermé le meuble avec des mouvements posés, je suis redescendu prendre ma voiture... Le cocher ne voulait plus me laisser remonter... Il ne me reconnaissait pas !... Et je n'avais plus le

même œil, plus le même teint, je n'avais positivement plus la même figure... Ce n'était plus moi !... C'était un autre !... Et la même chose m'arrivait quelquefois avec les directeurs de concerts... Nous causions, nous discutions, et tout à coup je devenais aigre, je leur cherchais des chicanes, je leur disais presque des sottises... Ah ! je savais bien ce qu'il me fallait... Attendez !... Une minute !... Je m'absente un instant... Et vite ! Dans une voiture !... Je courais chez moi... Je tremblais en montant. Mes jambes et mes mains pesaient toujours cent kilos... Mais je me piquais... Ah !... Et tout de suite je me sentais bien, tranquille, heureux, je ne pesais plus !... C'était la légèreté, c'était le paradis, et je revenais

trouver ces messieurs, je retournais à mes affaires... Pardon, messieurs, pardon... Vous m'excusez?... Voyons... où en étions-nous?... Et j'avais alors une lucidité d'esprit merveilleuse... Je devinais toutes les comédies, toutes les arrière-pensées, tous les cabotinages, toutes les hypocrisies ; je les suivais, je les lisais dans les cerveaux, je voyais les gens sous la peau, je les voyais dans l'âme, comme par certains temps clairs on voit tous les petits détails des montagnes, jusqu'aux plus petites maisonnettes, jusqu'aux moindres carrés de terre...

Et il répétait encore :

— Oh ! je suis guéri ! je suis bien guéri ! Mais je regrette quelquefois de l'être... Ah ! c'est que vous savez ! Pour

bien connaître la musique, pour bien savoir *tout ce qu'elle est*... c'est quand on a pris de la morphine, qu'il faut en entendre ou en faire!... Autrement, ricanait-il, autrement... on n'en a jamais fait, on n'en a jamais entendu!... Et tout devient enchanteur!... Tout vous paraît idéal!... Le soir, j'allais dans les maisons publiques, et sans aucune idée, vous savez, absolument sans aucune, sans rien ressentir d'érotique!... Mais je voyais là de la lumière, je me trouvais au milieu de filles, et j'avais la sensation d'être dans un parterre inouï!... Je prenais les femmes, je les serrais, je les pétrissais dans mes mains, et je vous le dis bien, très chastement! toujours très chastement! Sans intention, sans idée! Il me semblait

seulement toucher des fleurs, et des fleurs extraordinaires !... Et puis, je leur parlais... Et c'était de roses, de printemps, de campagne, d'étoiles, je ne sais plus de quoi !... Mais ça les amusait, je les faisais rire, et à certains mots ou à certaines syllabes, chaque fois que ma langue touchait à mon palais, une grande secousse et un grand frissonnement me couraient de la tête aux pieds. Alors, je continuais, je ne pouvais plus m'arrêter ! Et je parlais, je parlais toujours ! Et je faisais toujours revenir les mots qui me donnaient la secousse et le frisson ! Ah ! cette secousse ! Ah ! ce frisson ! quand ma langue frôlait mon palais ! Je les sens toujours, là, dans les reins, sous les pieds, dans la racine des cheveux... Tonnerre !

si je parlais !... J'aurais parlé toute la nuit !...

Il finissait par m'étourdir. Nous avions dîné au restaurant, dans une petite salle où nous étions seuls depuis longtemps, et je le regardais avec peur bondir et gesticuler dans son coin. Il s'agitait là, entre la table et le mur, sous un bec de gaz qu'on pouvait presque atteindre de la tête, et je me demandais à chaque instant s'il n'allait pas s'y briser le crâne.

— Mais à présent je suis guéri ! répétait-il avec une espèce de rage... Sur mon père, sur ma mère, je le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré !... Ah ! la Morphine... La Morphine, oui, la Morphine... Voyez-vous, je lui serai toujours reconnaissant... C'est elle qui m'a appris

la vie, c'est elle qui m'a fait connaître les hommes, c'est elle qui m'a fait entendre des harmonies et des mélodies comme je n'en entendrai plus jamais, et elle me tourmente encore quelquefois, elle se rappelle à moi, elle vient me dire : « C'est à moi que tu dois tout !... C'est moi qui t'ai fait ce que tu es !... Allons, reprends-moi donc ! Prends-moi comme femme, comme maîtresse, prends-moi comme bonne à tout faire !... »

Et il s'écriait encore :

— Mais non, je suis guéri !... Sur la tête de mon père ! sur la tête de ma mère !... Vous savez, je suis bien guéri !

XVI

L'escalier à gauche, au premier, le petit couloir à droite, la porte au fond... La maison est vieille et sale, et le pavé, sous le porche, vous donne des entorses... Montons... Les marches sont grasses, les carreaux branlent... Je sonne, et la porte s'ouvre... Mais le petit couloir et l'entrée sont si sombres, qu'on ne distingue qu'un noir de nuit, où brillent pourtant comme les verres d'un lorgnon...

— Mademoiselle V...?

— C'est moi, monsieur.

— De la part du docteur F...

— Ah! Parfaitement... Entrez...

J'ai déjà vu des figures comme la sienne, mais je ne me rappelle plus où... Cependant, je me souviens... C'est à Zurich, au Polytechnicum. J'ai rencontré là-bas de pauvres et grandes étudiantes maigres, très jeunes et très pâles, mangées par l'anémie, avec des mentons volontaires et des lunettes. Elles se promenaient, toutes plates, sous leur tablier noir, un petit cartable sous le bras, et mademoiselle V... leur ressemble. Mais elle est encore plus pâle! Un bec de lumière Popp semble lui transparaître au travers du visage, ses petits yeux cligno-

tent derrière son binocle avec une malice maladive, et ses cheveux, flottant sur son dos, lui tombent presque jusqu'aux talons.

— Je sais pourquoi vous venez, me dit-elle en riant doucement... Eh bien! Tenez, me voilà... Vingt-deux ans, plus de dents, et soixante piqûres par jour!

— Soixante?

— Oui, soixante!

Il ne faisait encore qu'à moitié clair, l'un des rideaux de la fenêtre était relevé sur une vitre, et un feu de briquettes perforées mourait vaguement dans une grille. C'était une de ces chambres où c'est toujours comme le soir; on entrevoyait un piano ouvert dans un angle, des livres et des journaux un peu partout,

et mademoiselle V..., dans tout ce désordre, avec le pétillement intelligent et triste de ses petits yeux de myope, avait bien en effet, comme les étudiantes de Zurich, une figure de fille savante, une tête de liseuse nocturne.

— Voyons, reprit-elle, où allez-vous vous asseoir?... Tâchez de trouver une chaise dans mon fouillis.

Elle secouait en même temps les briquettes du feu, et me demandait si je voulais une cigarette. Elle en prit une elle-même sur une table où il en traînait une poignée au milieu de fioles et de mouchoirs, l'alluma, s'étendit sur une chaise longue en paille recouverte d'un vieux châle, s'allongea dans ses cheveux, et me confessa dans une bouffée de fu-

mée, au bout d'un instant de conversation :

— Eh bien ! écoutez... J'étais une prédestinée... Oui, répétait-elle en se tournant vers moi, avec sa figure étrange qui éclairait le gris crépusculaire de la chambre comme un quartier de lune chlorotique, oui, une prédestinée...

Et elle se mit à me raconter, en rajustant son binocle, pendant que sa cigarette ballottait au coin de sa bouche :

— Savez-vous ce que je faisais quand j'avais sept ou huit ans?... Il y avait, dans la maison, une pièce de débarras où l'on avait mis les tapis... Vous ne pourrez jamais vous douter de tout ce qui s'est passé pour moi dans cette pièce !... Je m'y sauvais sans rien dire, j'étendais

un tapis par terre, je roulais les autres le long des murs en divan turc, je me couchais ensuite au milieu, et je passais là des heures délicieuses... J'y restais des après-midi entiers !... Dans les commencements, on me croyait perdue... On me cherchait partout, on m'appelait, mais je ne répondais pas... On avait beau crier, sortir, rentrer, courir, ouvrir et fermer les portes... je ne bougeais pas... C'était plus fort que moi, je n'aurais pas pu...

— Mais qu'est-ce que vous éprouviez donc?... Qu'est-ce que vous vous imaginiez?

— Oh! toutes sortes de choses!... Je voyais des palais, j'entendais des concerts!... Mais je ne peux pas vous dire...

Je ne suis plus bien moi-même... J'étais hypnotisée !

— Et à quel âge...

— Je me suis piquée, n'est-ce pas?...

— Oui... Comment?... Pourquoi?...

Elle descendit de sa chaise longue avec une subite impatience, retourna secouer les briquettes, et s'accroupissant devant la cheminée :

— Eh bien! j'avais quinze ans... Nous passions l'été à Vincennes... J'étais avec maman et Thérèse... Thérèse, c'est ma sœur... Ah! ma pauvre maman!... Je l'aimais bien!... Je l'adorais, ma maman!... Maman, voyez-vous... Malheureusement, elle se piquait aussi...

— Votre mère?

— Mais oui!... Aussi, le médecin qui

le savait, et qui s'est avisé de m'ordonner de la morphine!... Quel imbécile!... Enfin, oui... Nous étions donc un été à Vincennes... Je me suis un jour démis le pied en courant dans le parc... Un dépôt s'est formé à la cheville... Je souffrais horriblement... Il a fallu m'opérer... On m'a piquée... Et je n'ai jamais cessé depuis...

Elle avait débité tout cela fébrilement, en donnant des coups de tisonnier dans la grille, toujours accroupie sous ses cheveux, et elle me dit brusquement, avec un sourire convulsif :

— Vous m'excusez?... Je commence à souffrir... C'est mon heure...

Et puis :

— Bah! Je peux bien me piquer de-

vant vous... J'ai beau marcher à soixante piqûres par jour... Vous savez... Ça ne se voit tout de même pas tant que ça!

Elle s'était relevée, ricanait, et ralluma d'abord une cigarette. Puis, tout en fumant, elle fouilla dans ses fioles, en déboucha une, chercha sa seringue qui traînait pêle-mêle avec des volumes au milieu des débris de tabac, et se recouchant sur la chaise :

— Tenez... Regardez...

Elle retroussa alors un côté de son peignoir, allongea une pauvre jambe maigre, vaguement troucée de quelques trous blancs, dévissa l'aiguille de la seringue et se l'enfonça dans la cuisse, lentement, droite, tout entière, sans pa-

raître rien ressentir, souriant toujours, et tirant des bouffées de sa cigarette. Ensuite, pendant que l'aiguille lui restait sous la peau, elle chercha encore quelque chose sur la table, y prit une marque à jouer, installa une cuiller dans un creux de sa jupe, la remplit avec l'eau de la fiole, y pompa avec la Pravaz, revissa la seringue à l'aiguille, pressa sur le piston, et leva le premier cran de la marque à jouer.

— En voilà une... Elle est marquée...

Et, redévissant la seringue, elle remplit de nouveau la cuiller, y repompa une nouvelle dose, recommença, et marquant le second cran :

— En voilà deux !...

Elle renouvela encore ensuite l'opération :

— En voilà trois !... Et je marque toujours, pour ne pas oublier...

Et elle s'en donna une quatrième, une cinquième, une sixième, une septième, une dixième ! L'aiguille à demeure dans la chair, enfoncée jusqu'à la vis, elle ôtait chaque fois la seringue, vidait un peu de la fiole dans la cuiller, pompait, replaçait la seringue, pressait, relevait un cran à la marque, puis recommençait, et continuait à sourire et à fumer, en parlant seulement un peu plus... Elle devenait de moins en moins pâle, plus calme, posait ses instruments pour rallumer sa cigarette, les reprenait, s'injectait encore, et plus elle se

piquait, plus elle revivait. Elle était presque gaie, racontait des histoires, parlait des livres qu'elle avait lus, et finit par s'écrier :

— Oh! je vois bien ce que vous voudriez... Vous voudriez connaître ma vie, n'est-ce pas?... Oui, oui!... Je le vois bien... je le vois bien... Vous êtes très curieux...

Elle s'arracha l'aiguille après la trentième piqûre, rabaissa son peignoir, s'étendit lentement, et, lançant une bouffée de tabac :

— Voyons, maintenant, qu'allez-vous me demander?

— Bien des choses.

— Je m'y attendais, et je les devine...

— On peut vous parler?

— Oui, oui, allez... Allez-y !...

— Avez-vous un amant ?

— Non...

— En avez-vous eu un?

— Oui... J'en ai eu deux... Et j'en ai même eu un troisième, ajouta-t-elle en plaisantant. Mais celui-là !... Il ne se doute pas de mon existence, je ne lui ai jamais adressé la parole, je ne me rappelle pas sa figure, et il m'a coûté très cher !... Mais ne cherchez pas à deviner, c'est inutile !... J'ai été amoureuse d'une voix... Oui, d'une voix... Et je ne parle pas par manière de parler !... J'ai été amoureuse, réellement amoureuse de la voix d'un chanteur, et si exclusivement amoureuse de sa voix, que je ne supportais même pas l'idée de le voir...

Pour l'entendre, par exemple, je ne pouvais pas m'en passer, et je louais, pour cela, une loge tous les soirs. Je me cachais tout au fond, je me bouchais les yeux, et je tombais en extase dès qu'il chantait ! Mais je ne le regardais jamais, jamais, jamais !... Et je crois même que j'aurais eu une attaque de nerfs si je l'avais aperçu en l'écoutant... Et j'étais heureuse, et j'aimais sa voix, *ma* voix ! Elle me rendait folle ! Elle me faisait l'effet de quelqu'un !... Seulement, elle me ruinait... J'ai bien mes petites rentes... Mon père adorait maman et nous a laissé quelque chose... Mais je finissais par ne plus avoir de quoi manger... Et ça a duré deux mois !...

— Et c'est le troisième amant ?

— C'est le troisième !... Quant aux autres... Ils sont un peu plus sérieux...

— Voyons.

— Deux ans après ma maladie, nous étions retournés à la campagne, dans les environs de Paris, et nous ne sortions jamais sans rencontrer un jeune homme qui demeurait dans le voisinage. Il se retrouvait toujours sur notre route ; les fournisseurs nous avaient appris son nom, et ma sœur ne manquait jamais de me dire, en me poussant le bras aussitôt qu'on l'apercevait : « Tiens ! voila M. S...! voilà ton amoureux ! » Je n'ai jamais bien su, et je me demande encore quelquefois s'il était vraiment amoureux de moi, comme s'amusait à me le raconter Thérèse... Dans tous les

cas, j'en étais persuadée, je croyais le voir à ses yeux, je m'étais mise à l'aimer, et je me piquais tous les soirs pour mieux m'imaginer être à lui... Il y avait, dans le pays, une espèce de Casino, on y donnait des soirées, et ma sœur, un jour que j'étais malade et qu'on m'avait laissée à la maison, vient me dire en rentrant, d'un air très mystérieux : — Tu ne sais pas, il va y avoir un concert, maman doit nous y mener, et je t'y présenterai quelqu'un. — Qui donc? — Tu verras. — Quelqu'un que je connais? — Pas tout à fait, mais presque. — Un jeune homme? — Oui. — M. S...? — Tu es trop curieuse! — Mais où l'as-tu vu? — Je l'ai rencontré chez des gens où nous sommes allées tantôt. — Et tu

ne veux pas me dire qui il est? — J'ai promis de garder le secret. — Il me connaît donc aussi? — Comme tu le connais toi-même. — Mais alors, c'est M. S...? — Je ne peux pas te le dire, je te répète que tu verras... Deux ou trois jours plus tard, en effet, maman nous conduit au Casino, et Thérèse m'amène un monsieur qui riait beaucoup... Je ne l'avais jamais vu nulle part, vous devinez sur qui je comptais, et j'étais déjà furieuse, quand je reste ébahie au nom que j'entends... C'était son frère!... Je me dis tout de suite alors que j'allais voir aussi M. S... lui-même; mais ils se mettent à rire plus fort, et m'apprennent qu'il est parti depuis la veille, pour ne revenir qu'au bout d'un mois.. Le frère,

en même temps, me prend par le bras, me raconte qu'il n'habite pas le pays, mais qu'il y est pour les vacances, commence à me faire la cour, vient chez nous, n'en sort plus, me dit qu'il me trouve jolie, qu'il m'adore, qu'il est fou de moi, qu'il me veut, et finit par me déclarer que son frère ne m'aime certainement pas comme je me le suis figuré. On pouvait seulement plaider ma cause auprès de lui, et il s'engage à le rendre amoureux de moi, à en faire mon amant, et peut-être même mon mari, si je voulais bien lui céder !... Vous voyez ce qui devait se passer! Je résistais, il insistait, et toute cette comédie faisait la joie de Thérèse. Elle arrivait après toutes nos entrevues : « — Eh bien? est-ce fait?

as-tu bien voulu?... — Non!... — Que tu es bête!... Mais va donc! va donc!... » Écoutez, je ne sais pas comment j'ai pu me laisser aller, et je n'en ai même plus bien conscience, mais j'ai cédé!... C'était bête! c'était fou! Mais j'ai consenti, je n'ai plus résisté... Et savez-vous alors ce qui s'est passé en moi? Je m'étais livrée pour l'avoir, n'est-ce pas?... Eh bien! immédiatement, instantanément, j'ai senti que je ne pourrais plus jamais être à lui, à lui pour la possession de qui je m'étais donnée à l'autre!... Moi-même, je ne le voulais plus, non pas parce que je ne l'aimais plus, mais au contraire parce que je l'aimais toujours, et que j'éprouvais maintenant, à l'idée de lui appartenir, un remords

qui me le faisait fuir! Il est revenu, je l'ai revu, nous avons fait connaissance, et j'ai bien cru sentir encore qu'il avait dû être amoureux de moi, mais je ne le désirais plus! Il me semblait même quelquefois que je ne l'avais jamais désiré! Et au fond, pourtant, je l'aimais encore, car je continuais à souffrir, mais tout en l'aimant toujours je ne me voulais plus à lui, et je détestais son frère, tout en restant sa maîtresse!

— Et combien cela a-t-il duré?

— Oh! me dit-elle simplement et comme elle m'aurait dit une chose naturelle, jusqu'à l'hiver... Tout le monde est parti à la fin des vacances, personne ne s'est écrit, et nous ne nous sommes jamais revus... C'est drôle, n'est-ce pas?

ajouta-t-elle en riant... Et mon autre liaison !... Bien drôle aussi, celle-là, allez, bien drôle!...

Elle s'assit subitement en s'accoudant sur ses genoux, et faisant aller sa tête de haut en bas :

— Ah ! vous savez, je peux dire que je n'ai pas de chance, moi... Non, je n'ai pas de chance!... J'ai pour destinée de n'être jamais à l'homme que je voudrais, et toujours à celui que je ne voudrais pas!... Et puis, je vais vous avouer une chose ridicule... Une chose inouïe!... Vous avez bien entendu ma première histoire?... Eh bien! savez-vous ce qui m'est arrivé la seconde fois?...

— Non...

— La même chose!...

— Comment, la même chose?

— Oui, je suis encore retombée sur deux frères!... Il y en avait encore un que j'aimais follement, que j'adorais! Et, cette fois, il le savait! Je le lui avais dit!... J'aurais tout fait pour être à lui! Mais non, je n'ai pas pu... Et celui qui m'a eue, c'est l'autre!... L'autre, toujours l'autre!... Et il m'a eue plus d'un an!... Et puis, continua-t-elle plus bas et plus tristement... et puis, j'ai eu un bébé!...

Elle me regardait de ses petits yeux qui pétillaient sous leur binocle, et je me demandais en l'écoutant si tout ce qu'elle me disait n'était pas un tissu d'hallucinations, quand elle se rapprocha encore de moi en croisant les bras

et en faisant de nouveau aller sa tête :

— On raconte que la morphine empêche d'avoir des enfants?... Souvent, oui... Mais le contraire se voit aussi... Et j'en suis la preuve!... Et il était si beau, mon bébé!... Mais savez-vous comment il était?... Oh! il était très beau!... Ses petits bras, ses petites jambes, ses petits pieds, ses petites mains, son petit corps, sa petite figure, tout ça était fait au moule... Seulement, il y avait des choses qui brillaient dans sa tête... C'était comme du verre, comme du givre, comme de la glace... Il avait des cristaux de morphine dans ses petits cheveux!... Et quand on a essayé de lui faire prendre le sein... Non, il ne voulait pas! Le lait lui donnait des con-

vulsions! Il se débattait comme un petit damné! Pauvre bébé!... Et savez-vous comment on l'a nourri?... Le médecin lui a ordonné du cognac brûlé, on en a mis dans le biberon avec de l'eau, et alors, en effet, il a teté ça comme un petit ivrogne... Et on l'a d'abord nourri comme ça... Et il a vécu six mois... Pauvre bébé!... Il était si beau, mon bébé!

Sa voix tremblait aux derniers mots, mais elle protesta en même temps que si son enfant n'avait pas pu vivre, ce n'était pas à cause de la morphine!... Car la morphine ne tuait pas, la morphine ne tuait jamais! Et elle secouait la tête en répétant : « Jamais! jamais! » Et ce qui tuait, au contraire, ce qui était la mort, c'était de s'en abstenir, et de s'en

abstenir une heure, une minute! Elle en avait manqué une nuit, et le souvenir de cette nuit lui donnait encore le frisson...

— Non! ricanait-elle en remuant nerveusement les jambes comme si elle ne tenait plus en place... Non, non, non! on ne s'imagine pas ce que c'est! On ne peut pas se l'imaginer!

Elle s'agitait de plus en plus, les mains crispées sur ses genoux... Je la questionnais, je lui demandais quelles sensations si terribles pouvait bien lui rappeler cette nuit, et elle me la raconta aussi.

Elles se trouvaient, elle et sa mère, dans un village près de Chaville. Thérèse n'habitait plus avec elles, mais venait ré-

gulièrement dîner toutes les semaines, couchait, repartait le lendemain, et leur apportait, à chaque voyage, leur petite provision de morphine... Un soir qu'elles l'attendaient, elle n'arriva pas à l'heure. Ordinairement, il leur restait toujours un peu de leur provision précédente, mais on n'avait rien gardé cette semaine-là. Thérèse n'arrivait toujours pas, et elles commencèrent à avoir peur. On pouvait encore prendre le train pour Paris, courir chez elle en voiture, lui demander la morphine si elle l'avait, ou l'ordonnance pour l'acheter, si elle ne l'avait pas, et elles lui expédièrent le jardinier. Mais le jardinier ne la trouva pas, elle était sortie sans dire où elle allait, il revint les mains vides, et c'est

alors que commencèrent un supplice et un délire effrayants.

Lorsqu'elles se virent sans morphine, à une heure du matin, dans les bois, ne sachant même pas s'il y avait un médecin ou un pharmacien dans les environs, elles ne supposèrent même pas qu'elles pourraient passer la nuit. Leurs jambes étaient déjà froides, des sueurs les glaçaient, et d'horribles douleurs leur arrachaient la poitrine. Elles montèrent dans leur chambre, s'étendirent tout habillées sur le lit, s'embrassèrent, se serrèrent l'une contre l'autre en se disant qu'elles allaient mourir, et elles n'étaient pas ainsi depuis un instant, que sa mère lui cria tout à coup en la repoussant : « Va-t'en d'ici, ou je te tue! Je sens que je

vais te piétiner, j'ai envie de te tuer, j'ai envie de te déchirer! »

— Alors, continua-t-elle, je me suis mise dans un fauteuil... Nous avions un petit chien qui couchait avec nous, et il nous regardait en pleurant au pied du lit. J'ai voulu le prendre sur moi, pour tâcher de me réchauffer, mais maman s'est remise à hurler : « Va-t'en! Je te dis de te sauver, ou je te tue! Je vais te piétiner! » J'ai quitté la maison, je me suis enfuie dans les champs... Nous n'habitions pas dans le village, et il y avait un grand pré, d'un côté un mur et la route, de l'autre une haie le long du chemin de fer, et les bois tout autour... Je n'avais qu'une chemise et un jupon, j'étais les pieds nus dans mes pantoufles, et il pleu-

vait, avec un vent terrible... Je souffrais tellement que j'avais comme une rage de souffrir encore plus, et je courais dans l'herbe, je déchirais ma chemise, afin de mieux me refroidir, de mieux faire tomber la pluie sur ma peau, et il me semblait, en même temps, voir ma sœur tuée dans un buisson... Je la voyais là, devant moi, j'en avais la vision, j'en étais sûre, et je bâtissais tout un drame!... Elle était d'abord à la gare, où elle arrivait en retard et manquait le train... Alors, pour venir plus vite et nous apporter plus tôt notre morphine, elle prenait une voiture; mais une fois dans la campagne, le cocher s'arrêtait au coin d'une route, descendait, la prenait, lui coupait la gorge pour lui voler ses boucles d'oreilles, la traînait

dans un fossé, et je ne sais pas pourquoi tout se passait à Garches, où je l'apercevais dans les bois, étendue dans un fourré, avec les cheveux pendants et une ouverture au cou !... Puis, je me figurais entendre quelque chose, et c'était justement un bruit de voiture !... J'écoutais, et je reconnaissais bien les cahots... J'écoutais toujours, c'était bien décidément ça, et je me disais, en me sentant encore plus froid, et comme une chose encore certaine, que j'entendais la voiture de Thérèse... Le cocher l'avait tuée, et venait me tuer aussi! Et le bruit se rapprochait, le vent le couvrait quelquefois, mais je le distinguais à d'autres moments, je remarquais le roulement, les roues sur les graviers; on allait me

jeter à mon tour dans une haie, m'ouvrir la gorge, me traîner par les cheveux, et je finissais par éprouver une jouissance à l'idée d'être assassinée! Je sentais venir le cocher, il traversait le pré, me renversait par terre, me coupait le cou, me piétinait, m'assommait, m'écrasait la figure... Et j'attendais, la voiture s'arrêtait, on descendait, on marchait dans l'herbe, puis tout cessait, je ne saisissais plus rien, le bruit recommençait plus loin, et je trépignais sous la pluie : « Mais il ne vient donc pas!... Mais qu'il se dépêche donc!... Il ne veut donc pas me faire mourir! » Enfin, je suis rentrée... Maman criait toujours en se tordant sur le lit... Moi, je n'avais plus dans le corps qu'un vide et un froid

épouvantables... Je me suis laissée retomber dans le fauteuil, j'ai senti le petit chien se glisser sur moi, je l'ai pris en le serrant à l'étouffer, et j'ai fini par voir arriver le jour...

— Et Thérèse? lui dis-je.

Elle m'interrompit par un cri.

— Thérèse!... Elle était là à neuf heures, en nous racontant qu'elle s'était trompée de train, et s'était retrouvée je ne sais où...

— Et elle apportait la morphine?

— Oui!...

— Et alors?...

Toute sa figure s'illumina, et elle me répondit en rallumant sa cigarette :

— Alors, nous avons ressuscité!

XVII

— Mais il y en a donc beaucoup?... Ils pullulent donc?...

C'était à l'hospice de X...; j'y questionnais la surveillante en chef d'un quartier d'agités, où l'on interne des morphinomanes, et elle me répondait avec épouvante :

— Ah! monsieur!... Je ne sais pas combien il peut y en avoir à Paris, et personne ne le saura jamais!... Mais si

on pouvait le savoir, je crois que ce serait effrayant!

Nous causions dans une petite salle où elle raccommodait du linge, et elle me raconta, pendant qu'on entendait des coups sourds contre les portes des cellules, mêlés à des chansons chantées par des voix de fous :

— Vous ne vous figurez pas ce que nous voyons!... Et pour un morphinomane que nous connaissons, il y en a mille dont nous ne nous doutons même pas!... Et ce qu'ils imaginent, ce qu'ils remuent, ce qu'ils en arrivent à mettre en jeu pour se faire donner de la morphine ou s'en procurer en fraude, c'est fabuleux! Ils vous entreprennent d'abord par le raisonnement, et trouvent des

raisons inouïes, des raisons auxquelles on est quelquefois sur le point de se laisser prendre, quoiqu'on sache pourquoi et comment ils se trouvent là!... On a beau être au courant, on est presque persuadé! Ils finissent par vous paraître plus sensés que vous ne l'êtes vous-même!... Ensuite, ils ont recours aux supplications, ils vous prient, ils vous conjurent, ils se mettent à genoux devant vous... C'est à la lettre! Ils s'agenouillent en joignant les mains!... J'ai vu ici un docteur, enfermé par sa famille, et qui embrassait en pleurant les jambes de l'interne... Et lorsque, malgré tout, ils n'ont rien obtenu par la douceur, ils emploient la menace, vous préviennent qu'ils vous tueront, et vous tueraient

parfaitement, si on ne les tenait pas à l'œil!... Quant à leurs ruses, elles dépassent tout. Il y en a qui descellent le marbre de leur cheminée, d'autres qui déclouent un coin de leur tapis, d'autres qui enlèvent des feuilles de leur parquet, d'autres qui cachent tout leur attirail dans leur bois de lit. Nous avons soigné une jeune fille qui se faisait envoyer de la morphine dans des lettres. On ouvrait l'enveloppe, il en tombait de la poudre!... Un monsieur, un été, nous avait dit qu'il adorait le melon. Il avait demandé la permission de s'en faire apporter par sa femme, et on y avait consenti, mais il y avait toujours un petit paquet de morphine dans le melon! Et bien plus fort! J'ai connu, dans une

maison de santé, un médecin militaire qui attachait au bout d'un fil un morceau de papier où il avait écrit : « Allez m'acheter de la morphine », et où il avait enveloppé une pièce de dix francs. Il laissait pendre dans la rue le morceau de papier au bout du fil, jusqu'à ce qu'un passant l'ait ramassé... Eh bien! tout ce qui se passe chez nous n'est rien auprès de ce qui se passe en Allemagne... Nous avons eu une surveillante qui avait été dans une maison de Berlin, elle nous racontait à quoi elle y assistait, et ce n'était, du matin au soir, que des hurlements, des sanglots et des cris atroces dans toutes les chambres! Ils se frappaient la tête contre les murs et pleuraient et criaient comme des

bébés! On leur enlevait bien leurs vêtements pour les empêcher de sortir, mais ils ne s'en souciaient même pas, et il y en avait qui se sauvaient en chemise dans la rue pour courir chez le pharmacien... Et ces gens qui hurlaient et qui sanglotaient comme ça étaient presque tous des docteurs!... D'ailleurs, ne craignez rien! Nous en serons peut-être bientôt là en France, et les beaux cas ne manquent déjà pas! Il y avait ici, il y a quelque temps, une femme qui se piquait à cinq grammes par jour! Elle avait le corps couvert de tumeurs lie de vin larges comme la main, et se croyait toujours au milieu des crocodiles! Elle en voyait sur son tapis, dans les coins, de suspendus au-dessus de sa tête, et il

lui semblait les entendre faire claquer leurs écailles comme ces petits rideaux de bois qui ferment les vieilles tables de nuit. Elle en entendait dans les murs et en sentait remuer sous son lit!

— Et on l'a guérie?

— Oui! Nous avions fini par l'amener à ne plus se piquer qu'avec de l'eau.

— Et elle a recommencé aussitôt sortie?

— Naturellement... Nous avons même eu de ses nouvelles ces jours-ci... Elle fait le trottoir sur le boulevard Saint-Michel.

Et elle me conte ainsi toute une suite d'histoires navrantes, pendant que les voix des fous psalmodient ou chantonnent toujours, et que les coups continuent à heurter les portes.

— Écoutez, c'est à n'y pas croire !... Il y a, aux Halles, certaines petites marchandes de fleurs... Elles ont de douze à quatorze ans, et sont déjà à moitié empoisonnées. Ce sont de ces petites filles que vous voyez courir avec leurs petits éventaires au milieu des gens qui marchandent, ou autour des pavillons, et qui vous poursuivent pour vous vendre leurs bouquets... Eh bien! il y en a qui se piquent pour se donner du bagout et mieux enjôler l'acheteur. Elles s'en vont dans un coin, contre une borne, retroussent leur robe, et paf!... elles s'enfoncent l'aiguille... Et avec une dextérité consommée !..... On nous a amené l'année dernière une femme de Belleville, une ouvrière, qui avait tout

cassé dans la boutique d'un pharmacien. Elle racontait à tout le monde qu'elle voulait tuer son mari parce qu'il l'empêchait de se piquer, et elle allait à chaque instant faire des scènes dans les pharmacies. Un jour, dans l'une d'elles, le patron n'était pas là. Elle n'avait trouvé que l'élève, s'était précipitée sur un petit placard qu'elle guettait depuis longtemps, en avait enlevé tout un bocal de morphine en cubes, et l'avait emporté en se battant comme une diablesse et en renversant tout dans le magasin... Maintenant, je le sais bien ! certaines morphinomanes ont des excuses. J'en ai veillé une qui avait des névralgies faciales atroces, et on l'avait calmée par des piqûres. Seulement, il s'était passé pour

elle une chose terrible. La morphine l'avait bien guérie de ses souffrances physiques, mais l'habitude lui était restée, et ses anciennes douleurs, au moment du *besoin*, lui revenaient en imagination, et avec une telle violence cérébrale, qu'il lui fallait absolument se morphiner tout de suite. Avec ça, la malheureuse, ses injections la couvraient d'abcès. Elle en avait aux bras, aux jambes, sur le ventre! Tout son corps n'était qu'une plaie! Mais sa morphine, en même temps, lui procurait un si grand bonheur qu'elle oubliait tout. Elle était très romanesque, et sa Pravaz la plongeait dans des rêveries extasiantes, dans des délices d'amour chaste, au milieu de châteaux et de paysages où elle

était toujours, me disait-elle, sur le point de voir arriver un inconnu qui l'adorait... Avouez que, dans ces conditions, entre l'illusion du paradis et celle des névralgies, la pauvre femme ne pouvait guère hésiter... Mais ils sont tant qui ne se piquent que par lâcheté ou par vice... Et ils sont enragés ! Ils ont une epèce de génie diabolique !... On a interné chez nous, le mois dernier, une dame que son mari aurait bien voulu guérir, et qui avait fait une chose prodigieuse. Un soir, avant de se coucher, il lui prend sa seringue, la jette sur le marbre de la cheminée, et la lui brise en petits morceaux... Savez-vous ce qu'il découvrait le lendemain matin en se réveillant? La seringue dans son étui, artistement rac-

commodée !... Sa femme avait passé la nuit à en ramasser les débris, des petits débris de verre éparpillés partout, et avait trouvé moyen de les recoller.

— Mais comment avait-elle fait ?

— Je ne sais pas !... Elle devait avoir employé de la baudruche gommée ou du papier de timbres-poste, mais enfin la seringue était là, et elle s'en était servie ! Non, voyez-vous, ils sont ensorcelés !... Croiriez-vous que les gens de ce quartier-ci ont eu un médecin qui se piquait pour se donner le plaisir de voir en rose l'état de ses clients quand ils étaient dangereusement malades ? On l'appelait pour une congestion pulmonaire ou une fièvre typhoïde, et le cas lui avait paru inquiétant... Vite ! il s'injectait une

bonne seringuée de morphine, et revenait tout guilleret, en rassurant la famille... —Ah ! docteur, il est bien mal ! — Lui ! comment donc ! Mais jamais de la vie ! Une simple migraine, voilà tout ! Donnez-lui tout bonnement cette petite tisane avec l'ordonnance que je vais vous faire, et nourrissez-le-moi de bons biftecks... Allons !... Il sera sur pied dans deux jours... Deux jours plus tard, le malade était mort, et le médecin se repiquait pour l'enterrement !... Ah ! et bien d'autres cas !... Le mari d'une dame n'allait jamais dîner en ville sans s'être mis d'avance son aiguille dans la poitrine. Il se l'enfonçait dans la chair sous le plastron de sa chemise, mettait sa Pravaz toute remplie dans son gousset, et,

pendant le dîner, tout en mangeant et en causant, s'injectait sa petite dose... Et une institutrice, elle, avait la manie de piquer les chiens et les chats! Elle en racolait partout, en avait plein chez elle, et s'amusait à piquer tout ça!... Et leurs mensonges!... Leurs mensonges!... Tenez!... Notre chef de clinique a assisté, un jour, dans une famille, à une scène inouïe. La femme avait demandé à genoux à son mari de ne plus se morphiner. Elle lui avait démontré qu'il se tuait, qu'il les ruinait, qu'il les perdait! Elle avait même fait venir ses enfants qui pleuraient et prenaient leur père par le cou en l'embrassant et en le suppliant d'écouter leur mère... Enfin, il leur promet de cesser, les serre tous dans ses

bras en leur demandant pardon, leur dit qu'il les aime, qu'il va se faire enfermer pour se corriger... La femme, alors, le remercie en sanglotant de joie; il leur propose lui-même, en sanglotant aussi, d'aller jeter ou casser tout son maudit attirail, tout ce qu'il a de morphine et de seringues dans son cabinet! On y va en courant, on casse tout, on jette tout, on se rembrasse, puis sa femme lui reprend la main en lui redemandant de lui jurer encore que c'est bien fini, et il le jure, il le rejure, et tout le monde se remet à pleurer de bonheur, quand on s'aperçoit tout à coup qu'il cache quelque chose dans son autre main... Il y tenait, en effet, une petite seringue Pravaz qu'il voulait glisser dans sa man-

che... Eh bien! les voilà! Voilà comme ils montent!... Et une femme du monde, que j'ai aussi connue... Pendant des années, elle avait passé sa vie à traîner ses bonnes et ses domestiques en correctionnelle, sous prétexte qu'on lui volait ses bijoux! Et c'était elle qui se volait elle-même! Quand elle allait à l'Opéra, elle jetait ses brillants dans les cabinets pendant les entr'actes, afin de pouvoir raconter qu'elle avait été dévalisée par des pickpockets, et elle lançait, quand elle sortait, ses bagues et ses bracelets dans les égouts, pour faire croire, à son retour, qu'on l'avait attaquée et voulu la tuer!

— Et on ne l'avait jamais volée?

— Jamais!... Mais je vous dis qu'ils

sont diaboliques!... Et ce qu'ils souffrent, les misérables! Ils ont des soifs qui les brûlent, et ils ne boivent jamais, avec ça, que des choses qui les altèrent encore davantage... A boire! à boire! Il leur faut toujours à boire, et ils vous avalent des bouteilles de cognac comme ils vous avaleraient de l'eau! D'autres fois, ils ne peuvent jamais rien manger pendant la journée, et se lèvent au milieu de la nuit, excités par l'idée d'un fond de pâté ou d'un reste de fromage qui n'existent pas, et qu'ils cherchent dans tous les coins!... Il y en a aussi qui ont l'impression de ne pas parvenir à pouvoir rentrer chez eux. Il leur semble toujours marcher sans avancer, et quand ils arrivent à leur maison, ils ont comme

la sensation d'avoir marché pendant un an !... Et ils voudraient tous tant se guérir, mais ils ne le peuvent presque jamais ! Nous avons eu un jeune homme qui a bien été dix fois ici. Chaque fois, il se guérissait, et chaque fois il recommençait... Il a fini par quitter la France, il nous écrit de temps à autre, d'un endroit qui n'est jamais le même, et nous a dernièrement envoyé une lettre dans laquelle il nous demandait si nous connaissions un pays *où il n'y avait pas de pharmacies !*

Et la surveillante continuait, elle allait toujours, pendant que les voix chantonnaient, et que les poings et les pieds frappaient contre les portes...

XVIII

Si vous voulez savoir comment ils peuvent finir, quand ils ne finissent pas dans les maisons de fous, allez dans un certain bouge des environs de la Bastille... Il y a là, derrière le tremblotement rougeâtre ou violacé de vitraux « fin de siècle » ou pseudo-moyen âge, quelques brasseries bizarres, certaines *Soupes au fromage et choucroutes* de nuit. Elles sont à la rue ce que sont à une rivière

les petites anses ombragées où le poisson aime à se tenir, et le soir, mais pas trop tôt, et quand il sera même tard depuis longtemps, faites-vous indiquer l'une d'elles, entrez, et vous pourrez y voir, attablé sous le gaz, au milieu de voyous, un effrayant et mélancolique jeune homme.

Il est impossible d'avoir l'air mieux né en même temps que tombé plus bas, et de paraître mieux le savoir, tout en s'enfonçant dans la boue avec plus d'indifférence. Il a toujours, malgré sa pâleur de cadavre et ses yeux morts, la figure d'un de ces petits jeunes gens de race qui dansent dans les bals rouges; mais ce masque d'enfant riche et déchu s'est tout embroussaillé chez lui d'une barbe et d'une chevelure crasseuses de

bohème et de chiffonnier. Ses habits sont restés d'anciens habits « comme il faut », mais affreusement fripés, traînés, maculés dans tous les bouges, et il a bien toujours ses « bonnes façons », sa voix de salon, ses gestes de « bon ton », et ses longs doigts blancs, délicats, fuselés, bleuissants, veinés comme des doigts de jeune fille, mais tout cela, maintenant, appelle le mastroquet, cogne sur les grosses soucoupes, et sert à soûler toutes les nuits les cinq ou six souteneurs qui boivent et éructent autour de lui.

C'est qu'il porte bien un des noms les plus aristocratiques de Paris, mais il en est arrivé à être lui-même sans nom. Pendant un an ou deux, il avait d'abord élu domicile dans la maison publique

d'un quartier élégant. Il y passait la nuit, rentrait chez lui le matin, se couchait jusqu'au dîner, et ne se relevait que pour y retourner. Puis, il lui avait bientôt fallu autre chose, quelque chose de plus bas, de plus nocturne, de plus avilissant, et descendant de plus en plus, s'envasant encore plus à fond, il a roulé jusqu'où nous le retrouvons, dans ce bouibouis où il régale ses amis les escarpes, avec son pâle visage de petit mondain toujours gentil et poli, ses cheveux et sa barbe poussés comme à un mort, et sa tête de Christ enfantin et triste qu'il penche au-dessus de ces Cènes de bière et de charcuterie, dans le poudroiement du caboulot.

— Garçon, dit-il doucement, avec ses

longs doigts blêmes, donnez encore des bocks *à ces messieurs*...

Assis contre le mur, et séparé de ces *messieurs* par la table, il est seul sur la banquette, entre une femme et un chien. La femme a comme une ressemblance de fatigue et de distinction avec lui, grande, songeuse, les traits allongés et fins. On pourrait presque aussi la prendre pour une déclassée, si elle ne se nettoyait pas, tout en rêvassant, les dents avec sa fourchette. Le chien, lui, est immobile sur son derrière, horriblement noir et camus, les oreilles coupées, et le museau troué d'une échancrure en triangle d'où pend perpétuellement un bout de langue tortillé et rouge. Son maître, par moments, lui lance un lambeau de jambon, un

coup de gosier engloutit le morceau, le petit bout de langue repend du museau, et le jeune homme, alors, sourit d'un sourire éteint où deux bouts de dents blanches s'avancent comme deux dents de rat. Puis, il reprend sa figure habituelle, regarde autour de lui, et allongeant encore sa main pâle :

— Garçon, s'il vous plaît, des bocks pour *ces messieurs*...

Car « ces messieurs » ont des soifs de plein air, des nuques de lutteurs, des oreilles et des joues violettes de santé, des épaules à déménager des pianos, des nez écrasés ou crochus, et boivent effroyablement, quand leur amphitryon se lève tout à coup, et s'absente un instant de la petite salle enfumée, pour aller se

faire une piqûre. Il est sorti comme un malade, et revient tout débraillé, le pantalon tombant, le gilet ouvert, laissant voir sa peau blême sous une vieille chemise de flanelle... Un peu de vie, seulement, une pauvre lueur de vie, a repassé sur son visage mort, et il dit encore de sa voix mondaine, en se rasseyant sur sa banquette, entre sa femme et son carlin :

— Garçon, des bocks... des bocks pour ces messieurs...

Il restera là jusqu'à la dernière heure... Mais lorsqu'ils s'en iront, à la fermerture de la boutique, il y aura encore un moment où il se déridera... C'est quand il tirera sa bonbonnière de sa poche, une ancienne et jolie bonbon-

nière de famille où il offre des pastilles de morphine aux petites filles qu'il rencontre dans les rues. Car s'il en aperçoit une, si quelque petite mendiante lui court après, il lui tend sa petite boîte, et lui dit en y faisant sauter le poison, avec son sourire, ses yeux morts et ses dents de rat :

— Tiens, ma petite, mais prends donc!... prends donc!... prends donc!... C'est bon, c'est du bonbon!

XIX

— Allez donc au *Furet*, m'avait-on dit.

— Au *Furet?*

— Oui, près du boulevard du Temple... Une petite brasserie tenue par une femme... une nommée Angèle... Elles sont là deux ou trois qui se morphinent entre elles...

En effet, le *Furet* existe, et dans le fond, à l'une des tables, au milieu des

petits verres, des bocks et des laits, on trouve toujours quelques femmes en train de tripoter des cartes. Elles lèvent la tête quand on ouvre la porte, et l'une d'elles a ce teint lunaire et violet des morphinomanes empoisonnées jusqu'aux moelles. Elle a dû être jolie, et sa figure flasque et ridée a quelque chose d'une Phœbé morbide dont les yeux clairs larmoient dans l'assoupissement de grands cils charbonnés. C'est la patronne, mais les bonnes de l'établissement la tutoient comme une camarade, et lui disent à chaque instant, en venant se pencher sur son épaule :

— Dis donc, Angèle...

Il ne vient d'ordinaire que peu de monde dans l'après-midi; mais le soir,

entre dix et onze, on arrive. Et il ne vient guère que des femmes, encore des femmes, toujours des femmes! Elles entrent là comme chez elles, en peignoirs sous leurs manteaux, et vont dire d'abord bonsoir à la patronne.

— Bonsoir, mon coco!

— Bonsoir, mon chéri!

— Bonsoir, mon ange!

Puis, elles retapent un peu leurs frisons devant les glaces, s'assoient, se placent, demandent des lotos, des dominos, et s'étalent sans coquetterie, sans préoccupation d'hommes, pour se reposer d'eux, à leur aise, montrant leurs pantoufles, se retroussant sous les tables pour se donner de l'air, et se regardant entre elles avec des yeux tendres. Et les

bonnes circulent, posent les plateaux. Un petit vieux, qui ne répond que par des signes, et qui a l'air d'un muet, tire des bocks derrière le comptoir, les apporte lui-même quand les bonnes ne suffisent plus, ou disparaît sous une trappe, pour reparaître avec des bouteilles! Et les femmes entrent toujours, on n'entend que des voix de femmes, on ne sent que des odeurs de femmes...

Voilà déjà longtemps que, toutes les nuits, ce spectacle se renouvelle dans le petit café, et la maison, en somme, avec sa clientèle toute spéciale, et son furet qui suce un lapin dans le médaillon de verre de la porte, n'est qu'un établissement fort tranquille et très popotier; mais il s'y est passé, à une époque, un

drame à la fois simple et atroce, un de ces drames sans bruit dont Paris pullule.

La patronne avait une amie, une femme qu'on appelait Didine, tombée non pas même au dernier degré, mais au dernier râle de l'exaspération morphinique, et Didine couchait souvent avec elle, dans une petite chambre au-dessus de la salle. On montait à cette chambre par un escalier tellement raide et petit, qu'une personne bien portante et leste n'y passait déjà que par un tour de force, et Didine, une nuit, était prise, à peine au lit, d'une douleur horrible à la hanche... Une tumeur, le matin, lui paralysait la jambe, et elle n'avait pas pu, dans cet état, opérer

l'exercice d'acrobatie nécessaire pour redescendre l'escalier. L'abcès, ensuite, avait grossi rapidement, d'autres étaient venus, toute une multitude de monstres chancreux lui avaient poussé sur le corps en quelques heures, et elle était restée emprisonnée là, sans possibilité d'en sortir, dans l'étouffement de la petite pièce.

La nouvelle, le jour même, avait circulé dans le quartier.

— Mais qu'est que t' as don'? demandait-on à Angèle en la trouvant affalée et blafarde sur ses cartes.

Elle racontait aussitôt l'histoire de tous ces furoncles qui avaient envahi Didine, et la recommençait de même pour chaque amie qui arrivait, avec des

soupirs, en faisant les yeux blancs, et en terminant par un petit verre.

— Et elle est là-haut?

— Mais oui!

— Et elle ne peut plus descendre?

— Mais non... Voyons... tu ne connais donc pas l'escalier?...

Certaines amies n'avaient jamais vu ce fameux escalier, et elle leur offrait de le leur montrer; mais elles se trouvaient à peine dans l'arrière-salle, qu'elles reculaient avec un cri, en finissant par éclater de rire, devant une immonde et extraordinaire peinture, exécutée en trompe-l'œil sur la porte des cabinets, et représentant un homme énorme assis sur un siège, la chemise pendante, penché en avant, les coudes

écartés, congestionné et les yeux hors de la tête. L'ignoble apparition surgissait de l'ombre, dans la lueur d'un bec de gaz; puis Angèle montrait l'escalier, et l'amie jetait une nouvelle exclamation en l'apercevant... Il n'était pas plus large qu'un gros tuyau, des perchoirs de fer tournaient simplement autour d'une espèce de mât, et Angèle, à ce moment-là, proposait de monter chez Didine.

— Écoute, j' veux que tu la voies... Ma chère, i' faut que tu voies ça...

Et elle reprenait avant l'escalade :

— Quand je pense que ce qui arrive à cette pauv' Didine aurait pu m'arriver à moi!... Me vois-tu là-haut, avec des histoires comme ça sur la peau!... Et quel exemple pour moi! Ah! tu sais,

je ne me pique plus, c'est fini, non, non, c'est bien fini!... Ah! oui, pour un exemple... Au fond, j'ai une rude veine de voir ça!...

L'ascension commençait, et c'était une vraie gymnastique. Il fallait ne pas perdre pied, et s'enlever de biais par les mains. On n'y voyait pas clair, et vous aperceviez seulement au-dessous de vous, toujours un peu plus bas, à mesure que vous tourniez, l'homme congestionné des latrines.

— Par ici, disait Angèle..... Ne te casse pas le cou... Donne-moi la main...

Enfin, on pénétrait dans un cabinet rouge, tout tendu d'andrinople, où des poupées et des éventails japonais avaient l'air de petits fœtus et de papillons mis

aux murs; puis vous entendiez un râle, et dans un coin, sous une lampe à pétrole, une figure terreuse, creusée par les tortures, était couchée sur un canapé-lit.

— Didine, chantonnait alors la patronne, v'là une amie qui vient te voir.

— Oui, reprenait l'amie... Didine, tu me reconnais bien?...

Mais Didine, généralement, ne répondait rien, ou bégayait en haletant :

— Oui... oui... C'est toi... Je sais... Merci...

— Mais qu'est-ce que tu as?... Qu'est-ce que tu ressens?...

— Je ne sais pas... Je vois des serpents...

Elle essayait de se soulever, mais re-

tombait en étouffant. La sueur lui ruisselait de la tête et trempait l'oreiller.

— Veux-tu que je te pique? lui demandait Angèle.

— Oui!... oui!...

Il y avait dans la chambre une petite table, avec toute une popote de morphine dessus; mais Angèle se retroussait d'abord, et commençait par s'injecter elle-même.

— Attends que je me pique un peu... Je ne me piquerai plus du tout dans quelque temps, mais on ne cesse pas tout de suite comme ça...

Elle repompait ensuite une pleine seringue, et rejetant les couvertures :

— Tiens, la voilà!... Ma chère, regarde ça!... Vois-moi ce corps!...

Et c'était effrayant... Toute la malheureuse, des pieds jusqu'à la gorge, sur les flancs, sur les cuisses, dans le dos, sur le ventre, pantelait d'un grouillement d'ulcères noirs où s'enflaient des tumeurs et où saignaient des chairs vives. On lui enfonçait l'aiguille dans ce fumier, et elle reprenait un peu, mais avec un délire plus atroce que son abattement, claquant des dents, tremblant, poussant des cris, se roulant dans ses sanies et dans le sang de ses écorchures...

— Crois-tu? s'écriait Angèle quand elles se retrouvaient en bas... As-tu vu ça?... Vois-tu que je sois à sa place?... Ah! non!... tu sais... Pour un exemple!... C'est fait pour moi, c't' histoire-là!

Le train du petit café, d'ailleurs, con-

tinuait comme auparavant, et les parties de cartes et les petits verres remplissaient toujours les journées. Seulement, on ne parlait plus que de Didine, et la patronne était plus avachie, plus blême, plus lunaire, et plus affalée que jamais.

— Ça te viendra aussi, les abcès, lui disait-on.

— Veux-tu que je t'envoie ce bock dans la figure? répondait-elle en se réveillant...

— Mais si, ma chère, mais si!... Ça viendra, ça viendra...

— Tenez, vous me dégoûtez toutes!... J' vends ma boîte!... Comme ça, je me guérirai peut-être!

— Mais non, mon petit, mais non!... Je te dis que ça viendra..... ça viendra!

Le soir, c'était aussi le même tableau, avec tous les cris, tous les jeux, tous les lotos et tous les pokers ordinaires. Mais toutes, en arrivant, venaient toujours prendre des nouvelles de Didine.

Une grosse poussait la porte.

— Bonsoir, les enflées...

Et filant au fond :

— Eh bien!... et Didine?...

— Oh! c'est fini... tu sais... C'est une affaire d'heures... Elle voit toujours des serpents...

— Et toi?

— Moi?...

— Oui, tu n'en vois pas encore?

— Comme c'est malin, ce que tu dis là!... T' es bien aussi une femme, toi!...

— Laisse don', c'est pour rigoler...

— J' pense bien... Mais quel exemple!... hein?... Crois-tu que je peux remercier le bon Dieu de m' montrer ça!

Et d'autres arrivaient derrière :

— Et Didine?... et Didine?...

— Eh bien, mes enfants, Didine... qu'est-ce que vous voulez? c'est la fin... Après tout, i' faut bien finir...

— Pauv' Didine!... Et moi qui prends de l'éther!

— Toi?

— Mais oui! Qui sait comment je finirai?...

— Tu finiras peut-êt' encore pire!

— Merci.

— Dame!... Qu'est-ce que t' as don' sous ton manteau?

— C'est mon bout de bougie pour faire

monter mes hommes... J' vais truquer jusqu'à minuit...

Une nouvelle amie voulait souvent encore monter, on revoyait alors l'homme des cabinets, et on recommençait l'ascension... « Quel escalier ! s'écriait-on chaque fois ; quand on est arrivé, ce n'est rien ; mais on ne sait jamais si on arrivera !..... » Enfin, pourtant, on arrivait, Angèle exhibait les tumeurs de la misérable, la piquait, se piquait elle-même, tout en disant qu'elle ne voulait plus se piquer, et on redescendait. Puis, quelquefois, le médecin venait, laissait des ordonnances qu'on ne suivait pas, et la patronne, à son départ, lui offrait invariablement un petit verre. « Allons, docteur, quelque chose?... Une fine, une

chartreuse, un petit cassis?» Il se faisait toujours un silence lorsqu'il traversait la salle, mais les bésigues et les rumeurs reprenaient vite, les bonnes circulaient, le petit vieux tirait ses bocks, plongeait et replongeait sous sa trappe, et Didine, là-haut, dans sa soupente d'andrinople, étouffait et agonisait, une fontaine de sueurs dans la tête, et s'arrachant ses abcès qu'elle prenait pour des serpents..

Un soir, cependant, le petit café n'avait plus sa physionomie ordinaire. La porte était ouverte, mais les volets recouvraient le vitrail... A l'intérieur, on jouait, mais sans bruit, les bonnes s'essuyaient les yeux, et les amies, à leur entrée, prenaient toutes des figures de condoléance.

— Bonsoir, venaient-elles dire au fond

comme d'habitude, mais d'une voix contristée et particulière.

Angèle pleurait pour faire comme ses bonnes, et répondait vaguement tout en continuant son bésigue :

— Bonsoir...

— Eh bien !... Ça y est ?...

— Oui...

— Et quand est-ce qu'elle est morte?

— Il y a à peu près une heure.

— Elle a beaucoup souffert ?

— Tu penses !...

— Pauv' Didine !

On ajoutait :

— Dis donc... Elle est là-haut?

— Où veux-tu qu'elle soit ?

— Mais comment va-t-on faire pour la descendre ?

— Ça, je ne veux pas même y songer!

— On ne pourra pas par l'escalier?

— C'est probable.

— Et par la fenêtre?

— Par la fenêtre! I' n'y a qu'une lucarne, et elle est grande comme une assiette!

Et tout le défilé des habituées reposait perpétuellement les mêmes questions :

— Mais comment va-t-on faire?... Qu'est-ce qui va s' passer?... On ne peut pas par l'escalier!... On ne peut pas par la lucarne!... On ne peut par nulle part!... Tu ne vas pourtant pas la garder là-haut?...

Elle ne répondait plus rien, on ferma, et la clientèle s'écoula. La patronne, toute tremblante de peur, partit coucher

avec une de ses bonnes, le petit vieux passa la nuit sur une banquette, puis on commença le matin les démarches obligatoires, deux croque-morts arrivèrent dans l'après-midi avec une bière, et l'inévitable et grotesque scène de l'homme en trompe-l'œil se reproduisit encore avec eux.

— C'est que c'est bien fait, ça!

— Oui... oui... I' voudrait bien, mais i' n' peut pas!...

— Et l'escalier? C'est ça? Et la fenêtre?... sur quoi qu'elle donne?... Sur la rue?... sur une cour?...

— Mais on vous a dit qu'il n'y avait pas de fenêtre!... hurla Angèle avec exaspération. Et ça ne donne même pas sur une cour!... Ça donne sur un vitrage,

là, là, là, tenez, sur la tabatière de la cuisine!

Les croque-morts se regardèrent en laissant retomber leurs bras, repartirent chercher du phénol, et revinrent au bout d'une heure. Ils s'engagèrent alors dans l'escalier avec des bougies, on ne tarda pas à les entendre en haut, et la patronne et ses servantes se mirent à les écouter, en se demandant ce qu'ils allaient bien pouvoir faire... Ils avaient, pourtant, songé à un moyen. Il y avait, au-dessus de l'escalier, un vide où l'on risquait toujours de se casser le cou, et qui pouvait à la rigueur livrer passage à un corps; ils avaient déjà une corde, et vinrent demander un sac... Elles se levèrent aussitôt pour descendre à la cave, allu-

mèrent des lumières, et disparurent sous la trappe. Elles bousculèrent le bois, les fagots, les bouteilles, regardèrent en l'air, par terre, derrière les fûts, fouillèrent dans les trous, et trouvèrent, au fond d'une caisse, le dernier sac à charbon. « Tiens, tiens, le voilà, vite, vite, porte-le vite ! » Et bien vite, elles remontèrent, ressortirent, refermèrent la trappe, les hommes regrimpèrent, et elles se remirent à attendre... L'opération durait, les pas allaient et venaient, les voix parlaient, s'élevaient, discutaient, on saisissait des efforts, les pieds recommençaient à piétiner... Enfin, l'un des croque-morts redescendit, ils s'appelèrent comme s'ils ramonaient une cheminée, quelque chose de lourd glissa

d'en haut, puis on entendit des secousses...

C'était fait, et Didine était dans la bière, devant l'homme des cabinets...

XX

— Certes, cette fin est horrible, et cette pauvre fille mangée par ses abcès comme par un fourmillement de bêtes molles, dans une soupente d'où elle ne peut pas sortir, est une atrocité... Et ce ne sont là, pourtant, que des horreurs matérielles, d'un ordre inférieur et grossier. Mais les tortures morales! Celles qu'éprouvent, dans d'autres milieux, les êtres instruits et les natures raffinées! Les déchéances et les supplices de ceux

à qui leur éducation, leurs études et leur position sociale ont donné certains sentiments, certaines délicatesses, et toute une sensibilité supérieure!... Avez-vous connu le docteur E...?

— Non.

— Vous n'avez pas entendu parler de sa mort?

— Non.

— Eh bien, le docteur E... avait eu, comme on dit, de brillants débuts. Il se maria, la personne était jolie, ils allaient beaucoup dans un certain monde moitié financier, moitié artiste, et, au bout d'un an, Mme E... avait un amant. Le mari, d'abord, eut des soupçons et des doutes; il faisait des scènes qui avortaient; il se disait par moments : «Elle me trompe,

c'est évident ! » Il pensait dans d'autres : « Je suis fou, elle ne me trompe pas ! » Il ressentait, en un mot, tous les hauts et les bas, les espoirs et les désespoirs, tout le tangage de la jalousie... Un jour, pourtant, il surprit un rendez-vous, Mme E... dut cesser de nier, et il lui parla comme il le devait, mais elle lui répondit très froidement que si elle avait un ami, c'était sans doute qu'elle en voulait un, qu'elle ne s'était pas mariée pour être esclave, ne faisait pas de scandale, n'avait par conséquent rien à se reprocher, et entendait être libre ! Il ne possédait d'ailleurs aucune preuve sérieuse, elle n'était pas seule dans son cas, il ne se trouvait pas seul dans le sien, toutes ses scènes étaient ridicules, et il pouvait

faire tout ce que bon lui semblerait, elle ne changerait pas d'existence!... Il ne sut plus que lui répondre. C'était un savant, un esprit doux, et il éprouvait pour elle une telle passion, elle exerçait sur lui une telle fascination dès qu'il était auprès d'elle, qu'après toutes sortes de luttes, de reproches et de supplications, il en arriva à se résigner... Il était toujours très couru par une très belle clientèle, très mondain, très recherché, très brillant, très honorable; mais il tolérait un autre homme à sa femme, pour continuer à l'avoir aussi.

— C'est une situation qui se voit...

— Oui, mais il en souffrait affreusement, et plus affreusement que toutes les filles dévorées par tous les abcès! Il

passait sa vie à se soumettre tout en essayant de se révolter, et se repentait toujours de l'un ou de l'autre, de s'être soumis quand il se révoltait, et de s'être révolté quand il se soumettait... En dehors de sa passion, cependant, c'était un garçon plutôt froid, et qui cherchait quelquefois à se consoler en analysant son cas. Il en faisait même une analyse beaucoup plus philosophique qu'il n'était lui-même philosophe, s'en confessait à ses amis intimes, et ne reconnaissait en lui qu'une passion purement physique, un vice, une manie, une luxure, le vice et la manie de sa femme; mais cette manie et cette luxure triomphaient chez lui de tous les sentiments, et c'était justement ce qui l'avilissait le plus à ses

propres yeux, et le torturait davantage. Il se sentait à la fois incapable de résister et de se dépraver. Il subissait la situation et ne l'acceptait pas. Et le supplice était sans relâche! Ou bien il voyait l'amant là, ou il les savait ensemble. Il ne pouvait pas se rendre à une soirée avec Mme E... sans rencontrer son monsieur, et le retrouvait encore dans les villes d'eaux où ils allaient! Aussi, la souffrance, à la fin, dépassa la mesure. Il ne se décidait toujours ni à quitter sa femme, ni à lui tenir tête, ni à devenir philosophe...

— Et il tomba dans la Morphine?...

— Parfaitement... Mais elle ne le soulageait que par intermittences, et sans tuer, ni même affaiblir en lui la con-

science de son état. Pendant une heure ou deux, quand il s'était piqué, il cessait de voir les choses en noir, pardonnait à Mme E..., entrait dans ses raisons, comprenait qu'elle eût un amant, l'admettait, n'en éprouvait plus aucun souci, et se réjouissait même de cette vie à trois. Mais tout reprenait bientôt sa couleur réelle, la honte le ressaisissait, la conscience et le remords reparaissaient, et il ne retrouvait que dans une nouvelle piqûre le repos et les idées roses... Il en vint ainsi à des doses insensées, et restait plongé dans une somnolence perpétuelle, d'où il tremblait toujours de sortir. A chaque instant, partout, dehors, en visite, chez le client, dans son cabinet, dans sa voiture, il tirait sa seringue de sa poche,

se baissait, relevait son pantalon, s'injectait, et remettait l'instrument dans son habit. Et tout naturellement, sans se gêner, sans s'étonner de vous surprendre, l'œil vague, tout en causant, comme il aurait roulé et fumé des cigarettes! Il finissait par ne plus même savoir ce qu'il faisait, sortait sans s'être lavé, avec des habits déchirés ou déboutonnés, dans un assoupissement continu, marchait comme un somnambule, et s'endormait en tâtant le pouls de ses malades ou en écrivant ses ordonnances.

— Et l'amant?

— L'amant! Mais il était toujours là, et même plus que jamais, et le mari, d'ailleurs, ne comptait plus depuis longtemps... Mais ce qu'il y avait de plus ter-

rible, c'est que la morphine, malgré tout ce qu'il en absorbait, et jusque par les veines, pour mieux s'assommer avec, n'avait pas encore étouffé en lui tout sentiment, même dans l'état d'atrophie sensuelle et d'abrutissement où il était! Il lui restait toujours une vieille racine de conscience et d'honneur qu'il ne parvenait pas à arracher! Son poison ordinaire ne lui suffisait plus, il y avait ajouté la cocaïne, l'éther, et il s'était mis à boire... Il buvait dans son cabinet, il buvait dans les cafés, et un soir, dans les derniers temps, il se trouvait encore au théâtre, avec sa femme et des amis, quand il sortit brusquement au milieu d'un acte. On le suivit pour voir où il allait, mais il avait déjà tourné dans un

couloir, on ne le rejoignit pas, il ne reparut plus de la soirée, et on ne le ramena chez lui que dans la nuit... Il avait été ramassé dans un bar!...

— Et comment a-t-il fini?

— Attendez, vous allez voir... Tout ce qu'il prenait de stupéfiants ne lui suffisait toujours pas... Il lui vint des idées de suicide... Un jour, il voulut visiter une maison qu'il avait à Neuilly. Il y alla, et il y était à peine, qu'on entendit un coup de revolver... Son domestique se précipita du perron dans l'escalier, mais la main de son maître était devenue trop tremblante pour tenir une arme... Le malheureux s'était manqué... Alors, on le surveilla de plus près, mais il était encore souvent seul, et un cri,

un matin, partit de sa chambre... On arriva, on accourut, et cette fois, c'était bien fini... Il s'était couché tout enveloppé d'ouate, avait mis le feu au coton, et il flambait dans son lit..

XXI

Un lac grand comme une mer se perd entre les montagnes, les montagnes elles-mêmes se perdent dans les nuages, et sur les bords, tout plantés de parcs, on voit des villas blanches dont les reflets renversés se perdent dans les eaux. Il tombe des ondées, le soleil luit par averses, la fumée d'un vapeur s'enfonce dans la brume, les neiges des sommets brillent au-dessus des brouillards, des bandes de mouettes volent comme des corbeaux

blancs, et une jolie ville pend sur un bout de la rive, avec des flèches et des tours, des maisons teintées de rose et de vert, des inscriptions noires en grandes lettres gothiques, et un port, mais tout petit, où mouillent deux ou trois bateaux.

Où croyez-vous être? Devant un de ces panoramas-fantômes que certains morphinés aperçoivent dans leurs visions?... Non, le pays est réel, mais ressemble en effet à ceux qu'ils rêvent, et beaucoup d'entre eux viennent en respirer l'air, pour essayer de se guérir... Nous sommes en Allemagne, au bord d'un lac allemand.

... Sonnons... On dirait la villa d'un gros banquier; un domestique vient nous répondre, et nous demandons le directeur :

— Le docteur W... ?

— C'est ici.

Nous montons un perron, et l'on nous ouvre un petit salon... Il y fait tiède, le milieu est bourgeois, et un grand poêle de faïence, dont le fronton touche le plafond, s'élève dans un angle comme un monument... Mais le docteur W... entre en souriant. C'est un petit homme, gros, gai, barbu, boutonné dans une redingote sous laquelle il lui pousse du ventre, avec des yeux qui pétillent aimablement sous son binocle, et quand vous lui demandez s'il n'a pas des morphinomanes dans sa maison, il vous répond par un rire.

— Oui, oui, me dit-il lorsque je lui pose la question, j'en ai toujours... Certainement!... Mais des morphino-

manes!... des morphinomanes!... Je n'ai pas que des morphinomanes! ajoute-t-il d'un certain air, comme si en parlant de morphine on se trouvait déjà arriéré, et s'il y avait des choses encore plus violentes, et bien plus à la mode... Nous avons aussi les cocaïnomanes, les éthéromanes, les codéinomanes...

Et riant de nouveau :

— Nous avons même les buveurs d'eau de Cologne!

— Et comment soignez-vous tous ces pensionnaires?... Pour les morphinomanes, par exemple, de quelle façon les traitez-vous?

— Mais c'est on ne peut plus simple, cher monsieur! Je diminue progressivement, à peine, insensiblement... Ils ne

s'en aperçoivent même pas... Et ils peuvent sortir, aller, venir, dîner en ville... Ils sont toujours seulement suivis de quelqu'un, les messieurs d'un gardien, les dames d'une gardienne, et gardien ou gardienne ont toujours pour eux le plus grand respect... Gardiens et gardiennes sont bien leurs maîtres, mais ils ont l'air d'être de leurs domestiques..... Nous sommes des maisons de douceur et de persuasion, cher monsieur, et seulement énergiques au moment de la suppression!... Oh! il y a alors un petit drame... Le malade est inquiet... Il tourne dans sa chambre comme une bête... Il serait capable de n'importe quoi... Mais on le surveille, et ça ne dure qu'un jour, deux, trois, pas plus... Ensuite, ils sont bien

encore un peu tristes... Mais c'est fini... Ce n'est plus rien !

— Et où sont-ils? lui dis-je en regardant autour de moi comme pour les chercher derrière les murs.

— Ah! quant à ça, me réplique-t-il avec bonne humeur, c'est autre chose, et je ne vous donnerai, sur leurs personnes, aucune espèce d'indication. Ils sont tous ici comme mes hôtes et mes amis, et les convenances les plus élémentaires me commandent la discrétion... Seulement, ne vous figurez pas ce qui n'existe pas... Ils n'ont l'air de rien, absolument de rien!... Vous allez sans doute visiter la maison?... Eh bien! vous en verrez dans les corridors, dans le salon, aux billards, aux tables de jeu,

et vous ne remarquerez rien en eux... Ils se portent tous fort bien, respirent un excellent air, lisent les journaux, font de la musique, et jouissent d'un panorama superbe!... Voyez... Le lac est magnifique! Nos montagnes sont admirables!... Ils sont tout à fait comme vous et comme moi... Maintenant, qu'est-ce que vous voulez?... Il y en a toujours deux ou trois qu'on ne voit pas descendre... C'est vrai. Mais on sait ce que c'est... C'est qu'ils ne sont pas en état de paraître, et comme chacun y passe à son tour, personne n'a jamais l'indélicatesse de demander où sont les absents. On ne semble pas s'apercevoir qu'ils ne sont pas là... Mais venez... J'ai quelques ordres à donner, vous vou-

drez bien seulement m'attendre un instant, et je serai ensuite tout à vous... Vous n'êtes pas dans une prison... Nous sommes un Family House...

Il m'emmena alors dans un salon très grand, mais un peu bas et sombre, où cinq ou six personnes, des messieurs et des dames, assis dans des fauteuils, ou debout contre les vitres, lisaient, ou regardaient dehors, dans un profond mutisme. Les fenêtres, plus larges que hautes, éclairaient la pièce de trois côtés, et donnaient sur les massifs du parc ou les échappées du lac. Il y avait là, séparés par de spacieuses distances, des tables avec des albums dessus, des canapés disposés pour s'isoler, un piano à queue, des étagères à musique... Des

piliers de fonte, enguirlandés de feuilles de houx et de roses de papier, soutenaient le plafond à caissons, et comme nous nous trouvions aux derniers jours de décembre, qu'on était au soir de l'année, un sapin de Noël déployait ses branches tout enrubannées et toutes chargées d'oranges, de pommes de pin d'argent et de filaments dorés. J'examinais bien les pensionnaires, mais rien, effectivement, n'indiquait chez eux un trouble. Un monsieur maigre et fort grand, à longue barbe et à lunettes, feuilletait une revue sur un canapé; une dame renfrognée et sèche cherchait une partition dans un casier; une autre continuait à tambouriner sur les vitres... Mais qui étaient-ils?... qu'étaient-ils?... Des morphino-

manes? Des codéinomanes? Des buveurs ou des buveuses d'eau de Cologne?... On ne savait pas, et ils ne se parlaient toujours pas. Le silence n'était rompu que par les pas des bonnes qui mettaient le couvert dans la salle à manger, et qu'on apercevait du salon, par de grandes baies à vitraux ; la table, en fer à cheval, contenait une quarantaine de places, et les servantes, assez joliment mises, avec des tabliers écossais, frappaient le parquet de leurs talons, tout en causant à voix basse... Je cherchais bien aussi à saisir les bruits du dehors, mais ils ne m'arrivaient pas non plus. C'était la paix profonde des maisons à doubles fenêtres. Les arbres s'agitaient, s'abaissaient, se relevaient, se courbaient, se

redressaient encore, mais on voyait le vent sans l'entendre, on n'avait que la pantomime...

— Eh bien!... Quand vous voudrez?...

Le docteur était de retour, avec son sourire barbu, et sa redingote boutonnée sur son petit ventre.

— Allons, lui dis-je...

Nous commençâmes à visiter la maison, sauf les appartements, où l'on ne pouvait pas pénétrer. Les corridors, vastes et clairs, reluisaient d'une propreté magnifique, mais chaque porte de chambre s'y recouvrait d'un tampon capitonné d'une épaisseur à étouffer tous les hurlements de la terre, et qui ressemblait à un matelas; chaque logement avait

l'air d'avoir la camisole de force. Nous passions devant sans entrer, et c'était toujours, d'ailleurs, une grande paix, un grand silence et un confortable parfait. La chaleur légère des grands poêles de faïence circulait à tous les étages, et les salles de jeu et d'hygiène étaient fort bien disposées.

— Tenez, m'expliqua le docteur dans l'une d'elles en posant la main sur une sellette ajustée au bout d'une tige sortant du parquet, ça, c'est une machine à déconstiper... Vous devez savoir que beaucoup de névropathes, et les morphinomanes en particulier, ont des constipations terribles, et ils viennent s'assouplir ici les tissus intéressés... Tenez, voyez... c'est excellent!...

Et le petit homme bondit sur la sellette en s'y trémoussant, la fait basculer en avant, basculer en arrière, à droite, à gauche, et se tord, pendant un moment, en s'y maintenant en équilibre, sur la machine à déconstiper les fous...

Puis, nous continuâmes la visite... Il me montra encore un jardin d'hiver, des billards, des endroits couverts pour jouer aux boules pendant la pluie, et il me dit tout à coup, d'un air toujours enchanté :

— Êtes-vous amateur de dessins?... J'ai là-haut d'assez belles épreuves; vous avez vu dans mon établissement tout ce que je peux vous laisser voir, et si cela vous est agréable, je me ferai un plaisir de vous ouvrir mes cartons.

— Mais je vous en prie !... Je serai charmé ?...

Dans un cabinet de travail occupant un étage entier, et donnant, par toutes ses fenêtres, sur les perspectives du lac, il avait, en effet, sur les planchettes à coulisses d'une armoire *ad hoc*, toute une collection d'épreuves rares et de dessins de maîtres. Son autre *collection*, celle de ses détraqués et de ses névropathes, ne l'occupait déjà plus, il se mit à me montrer ses croquis et ses eaux-fortes, et il s'écriait à chaque pièce, avec un clignement d'œil d'artiste :

— Tenez, tenez, regardez !... Quelle largeur ! Quel sentiment !

Mais je ne me sentis d'attention que pour une terrifiante composition d'Albert

Dürer... Une femme ténébreuse, moitié assise et moitié accroupie, le coude sur son genou et la joue dans sa main, regarde se lever un soleil noir. Tout, autour d'elle, symbolise ou rappelle la science, un cube de pierre, des chiffres mystérieux, un enfant qui apprend à lire, et tout, en même temps, sent la mort; un squelette de lévrier sommeille en rond à ses pieds, l'enfant se décompose comme un fœtus pourri, elle est elle-même d'une noirceur de peste, et la banderole qui flotte sur le soleil déploie ce mot noir : *Melancholia*...

— Eh bien? me demanda-t-il avec un pétillement d'œil guilleret, quand nous nous retrouvâmes dehors...

J'examinais les bords du lac, tout

égayés de villas splendides, et désignant la plus voisine :

— A qui est cette maison?

— Mais à moi.

— Et celle-là?

— A moi aussi...

Et riant toujours :

— J'en ai dix!...

— Ah çà! est-ce que toutes les dix...

Il se mit à rire plus fort, et me répondit triomphalement :

— Mais oui, mais oui, toutes les dix!... Et là-bas... Tenez... là-bas... Vous apercevez bien?...

Il indiquait l'autre bord, où s'élevait un grand palais blanc dont le reflet tremblait dans l'eau.

— C'est la maison du docteur Z...

Et plus loin, celle du docteur S... Et plus loin encore... mais vous ne pouvez pas voir... c'est celle du docteur J...

La stupeur m'envahissait... Tous ces blancs châteaux, au bord de ce lac d'argent, sous ces neiges vertigineuses qui ressemblent à de colossales cristallisations chimiques, c'étaient donc des maisons de fous...

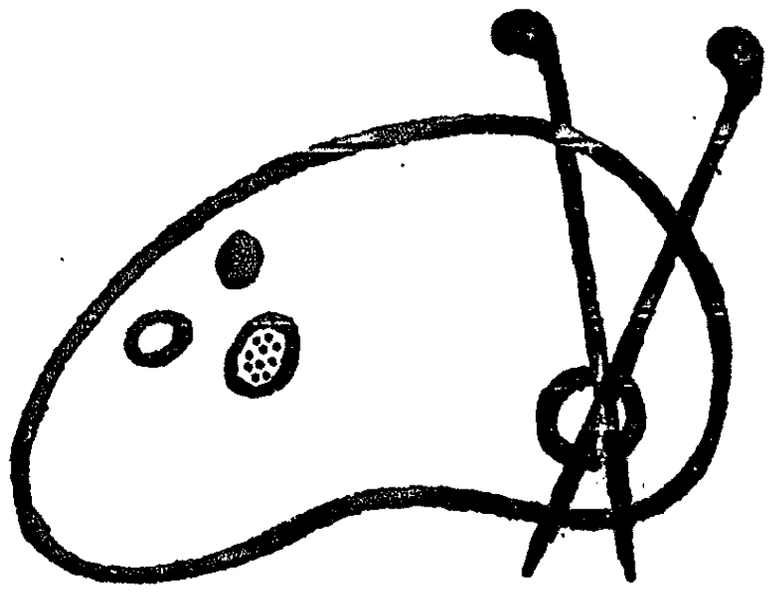
Et il s'écria tout à coup, avec une bonne humeur encore plus large :

— Vous n'avez, à Paris, que très peu de détraqués... Très peu!... Excessivement peu! La France, voyez-vous, n'est pas à la hauteur... C'est de la plaisanterie, de la petite musique... Ah! ah! chez nous, c'est plus sérieux... Ça commence à compter... L'Angleterre va bien... Et

l'Amérique!... Voilà le vrai pays!... Mais la France... Non... non... C'est peu de chose, très peu de chose... Maintenant, je vous le répète!... Ils sont admirablement ici!... Nous leur donnons des concerts, nous faisons venir des acteurs, on leur joue la comédie, et nous les menons, en été, en excursion dans les montagnes.

FIN.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



Original en couleur

NF Z 43-120-8